# LE COFFRET

OU LE

# TRESOR ENFOUI

MANIERE DE DECOUVRIR UN TRESOR

Histoire merveilleusement véritable et véritablement merveilleuse.

EN TROIS PARTIES

PAR FELIX POUTRÉ.

Montreal :

EN VENTE CHEZ TOUS LES LIBRAIRES.

---

# LE COFFRET

OU LE

# TRESOR ENFOUI



MANIERE DE DECOUVRIR UN TRESOR



Histoire merveilleusement véritable et véritablement merveilleuse

EN TROIS PARTIES

PAR FELIX POUTRÉ.



DEUXIEME ET TROISIEME PARTIES.



Montreal :

EN VENTE CHEZ TOUS LES LIBRAIRES.


LIBRARY
JUL 7 1972
UNIVERSITY OF TORONTO

# LE COFFRET



## DEUXIEME PARTIE.



### CHAPITRE I.

#### OU LA PEUR SE CHANGE EN EFFROI.

Creusot et ses compagnons se trouvèrent dans l'obscurité la plus complète. Ils s'avancèrent, cependant, à petits pas dans l'intérieur, tâtant de la main les murs pour se guider. Après avoir, en apparence, fait le tour de la chambre, et n'ayant rien trouvé sous forme de meuble, de siége, chaise ou banc, ils se dirent bien bas, tout bas à l'oreille : " Allons-nous-en ! "

" Non," dit une voix sépulcrale : " Restez ! "

Ah ! qui pourrait dire l'effet électrique que produisît ce terrible " Restez," qui retentit comme un glas du gros bourdon de Notre-Dame de Montréal ? Ils se turent, et se pressèrent l'un contre l'autre sans oser respirer à peine. Leurs membres frissonnaient, leurs dents claquaient avec bruit, et, à moitié morts de peur, ils attendirent.

Un quart d'heure, (un siècle !) s'écoula dans cette affreuse incertitude ; puis, un petit point lumineux attira leurs regards. Ce ne fut d'abord qu'une étincelle, puis, peu à peu se grandissant, de blafarde qu'elle était, la lumière devint plus brillante, puis se grossit, se grossit, jusqu'à ce qu'elle éclatât comme une pièce de feu d'artifice, et parût aux yeux éblouis

de Creusot et de ses acolytes comme un soleil ardent. Eclatante mais calme, sans vacillation apparente, cette lumière inonda la chambre de ses rayons. Alors nos pauvres dupes s'entre-regardèrent et eurent peine à se reconnaître. Leur face était livide, leurs yeux ardents, les lèvres écartées laissant voir des dents dont le claquement n'avait pas encore tout-à-fait cessé. La chambre était vide : pas un siége, pas une table, pas un meuble. Les murs étaient d'un blanc mat, le plafond plus blanc encore, et le parquet noir, noir comme l'ébène. De ci, de là, sur les murs, se lisaient des caractères tracés en noir dans une langue qui n'était ni de l'anglais ni du français. Stupéfaits, les pieds comme scellés au parquet, ils attendaient. L'atmosphère de la pièce était tiède, et pourtant ils tremblaient de froid.

Et alors une bouffée d'une fumée chaude pénétra mystérieusement jusqu'à eux, répandant une odeur acre et piquante ; leurs narines se dilatèrent, une titillation nerveuse et spasmodique en agita les parois, et, comme obéissant à un choc électrique, tous trois ensemble, à la fois, furent saisis d'éternûments rapides, bruyants, qui remplirent leurs yeux de larmes et secouèrent toute leur charpente d'une façon irrésistible et presque douloureuse.

Enfin, cette fumée s'étant dissipée, Creusot et ses compères reprirent peu à peu leur assiette, et s'efforcèrent de faire bonne contenance. Le gros maire alla même jusqu'à se pencher vers l'oreille de son voisin de droite, et plutôt avec les lèvres qu'avec le gosier, il souffla ces mots : " Partons !"

" Non !" reprit pour la seconde fois la même voix sépulcrale qui les avait déjà tant épouvantés.

Et ils restèrent, toujours tremblottants, et les regards fixés sur la grosse lumière.

Tout-à-coup un faible bruit se fit entendre. On eût dit le grincement d'anneaux de rideaux sur leur baguette de cuivre. Et en effet, deux rideaux blancs comme le mur dont ils semblaient être la continuation, s'étaient écartés, et découvraient une table carrée, plus longue que large ; aux deux extrémités, deux chandeliers portaient dans leurs bobèches des cierges d'une cire jaunâtre ; au centre, un crâne à la surface polie dévorait de ses orbites vides la face blémie des pauvres campagnards ; un poignard d'acier poli réflétait à intervalles irréguliers les rayons vacillants des cierges jaunes ; un petit globe céleste reposait à côté sur son pivot ; une écritoire dont la faïence blanche rehaussait les noirs tibias en sautoir qui en ornaient le pourtour, semblait inviter à se plonger dans son embouchure deux plumes d'oie, aux barbes noires et frisées.

Et Creusot et compagnie regardaient ébahis, passifs, presqu'hébétés de peur.

" Genou en terre ! " exclama la voix terrible ! " genou en terre ! "

Et les pauvres imbéciles s'agenouillèrent des deux genoux.

" Un seul genou ! " s'écria avec colère la voix de l'intérieur.

Et ils prirent cette position si fatiguante quand elle dure quelque temps.

Et elle dura un grand quart d'heure ; les pauvres malheureux, le corps raidi par la crainte, roulaient sur la rotule de leur genou endolori.

Au bout de quinze minutes de cette torture, le tintement d'une sonnette rompit le silence de mort qui régnait dans la petite salle.

La grosse lumière s'éteignit comme s'éteint l'éclair, pour reparaître presqu'instantanément.

Ah ! ce fut alors que le gros maire Creusot et ses deux conseillers intimes invoquèrent tous les saints du martyrologe !

Derrière la table, debout, se tenait un homme (ou ce qui avait l'air d'en être un) de plus de sept pieds de haut, couvert d'un manteau blanc constellé d'inombrables étoiles noires qui scintillaient à la lumière, et semblaient autant de pointes de feu dirigées sur nos héros stupéfaits. Leurs yeux devinrent brûlants, et ce ne fut qu'après quelques instants, à force d'en presser fortement de leurs doigts les paupières, qu'ils finirent par pouvoir supporter l'éclat lumineux qui les entourait.

Cependant le sorcier (qui ne l'a pas reconnu ?) avait enfoncé son chapeau pointu et orné de tout petits grelots ; on put voir alors que son crâne était totalement dénudé, que ses paupières n'avaient pas de cils, et n'étaient surplombées par aucuns sourcils. Son nez s'avançait droit puis se recourbait à son extrémité comme le bec d'un oiseau de proie.

Il leva le bras droit d'un mouvement lent et solennel, et s'adressant à ses visiteurs toujours agenouillés, de sa voix la plus sinistre : " Debout ! " dit-il.

Ils se dressèrent comme poussés par un ressort puissant ; et, la tête inclinée sur la poitrine, ils attendaient, tout en se recommandant, dans leur for intérieur, à leur saints patrons et à tous les bienheureux du paradis.

Puis le sorcier se laissa aller sur son siége, doucement, doucement, lentement ainsi qu'un poids lourd que l'on descend avec précaution.

Alors sa tête fut prise d'un petit tremblement nerveux, et une voix qui, cette fois, semblait venir de dessous la table, alla scander à l'oreille de nos visiteurs ces trois mots : " QUE VOU—LEZ——VOUS ?"

Ces mots si simples, cette question si naturelle restèrent sans réponse. Creusot et ses confrères voulaient bien répondre, mais leurs efforts semblaient inutiles, leur langue paralysée ; après quelques minutes d'attente, la voix reprit une seconde fois : " QUE VOU—LEZ —-VOUS ?" mais avec un tel éclat, un tel résonnement de colère que le charme qui liait leur langue fut rompu, et que Creusot se sentit forcément poussé à parler. D'une voix chevrotante, dont les paroles arrivaient une à une, sèches comme le gosier par où elles passaient et les lèvres qui les articulaient, ce pauvre Creusot, si fanfaron, si opulent lorsque, du haut de son fauteuil de Maire, il distribuait ses opinions, ses ordres et ses conseils, ce pauvre Creusot osa répondre :

" Mon sieur, nous a...vons...en...ten...du...par...ler ...de...vo tre...sci....ence.

—" C'est bon ! ........après ?

—"Nous....som....mes....ve...ve...nus....pour...vous... con....sul....ter....au...su...jet....d'un......

—" COFFRET !"

A ce mot, qui leur fit l'effet d'un obus lancé des entrailles de la table, nos braves municipaux retombèrent dans les folles terreurs d'une peur ridicule. Le sorcier avait lu dans leur âme, sans qu'il fût besoin de lui rien découvrir. Ils ne purent continuer, mais s'élançant d'un bond vers la porte, ils voulurent s'échapper ; la porte était fermée à la clé.

Et on eût pu entendre comme un ricanement moqueur agiter la charpente osseuse du sorcier, et le mur lui-même qui sembla tressaillir.

—" REVENEZ."

Et ils revinrent lentement, forcés de se mouvoir par quelque puissance invisible. Honteux de cette preuve de leur faiblesse d'esprit et de caractère, ils se tenaient

là debout en face de la table : la voix du sorcier reprit : " Genou en terre ! "

Et les triples imbéciles mirent un genou en terre ; l'histoire ne dit pas si ce fut le même qui avait déjà subi la torture de supporter le poids de leur corps durant plus de quinze minutes.

Puis, il se fit un craquement semblable à une explosion. Les lumières s'éteignirent, et cette odeur acre qui les avait une fois déjà suffoqués à demi, se fit de nouveau sentir avec les mêmes effets ; et le Maire Creusot et compagnie furent pris d'éternûments répétés et sonores.

---

## CHAPITRE II.

### COMME QUOI LES SORCIERS NE SONT PAS INSENSIBLES A LA DIVE BOUTEILLE.

Le sorcier, une fois dans son cabinet particulier, éclata de rire, sans trop s'occuper si ses victimes pouvaient l'entendre ; et se débarrassant de la tête postiche qu'il avait superposée à celle que la nature lui avait placée sur les épaules, il s'assit à une petite table ronde, en face d'un individu à binette réjouie, et dont le nez aurait pu servir d'enseigne à un aubergiste.

—" Sacré tonnerre, Baptiste, sais-tu bien que j'ai manqué mourir de rire là-dedans tout à l'heure ?"

—" Parbleu ! il y avait de quoi ; aussi je ne m'en suis pas gêné, moi. "

—" Je le sais bien ; j'ai entendu ton maudit ricanement, et j'ai craint un instant que mes imbéciles s'en aperçussent. "

—“J'avais l'œil collé au trou que tu vois là dans la cloison, et quand je les ai vu agenouillés sur les deux genoux, puis à ta voix, en relever un pour rester ballottés sur la rotule de l'autre, oh! ma foi, je n'ai pu y tenir davantage; j'ai eu beau serrer les dents, c'était plus fort que moi, je me suis rejeté en arrière, et ce que tu as entendu était l'écho affaibli de mon rire.”

—“Voyons, il ne faut toujours pas que je les fasse mourir, ces lourdauds-là! Donne-moi un coup de Rye, un vieux coup, qui me remette en humeur.”

Baptiste qui n'attendait que le mot d'ordre, s'empressa de verser une énorme rasade au sorcier, et n'oublia pas ensuite de se servir lui-même plus amplement encore.

Puis après avoir amoureusement ingurgité la liqueur qui *gratte*, il appuya la langue au palais, et fit entendre ce petit bruit sec qui annonce chez tous les individus le contentement du goût satisfait. Puis s'adressant à son compagnon qui semblait être devenu sérieux tout à coup:

—“Eh bien! quelle mouche te pique au nez? Te voilà aussi abasourdi que ces hommes champêtres qui roulent sur leur genou de l'autre côté de la cloison.”

—“Sais-tu, Baptiste, que j'ai envie de renvoyer ces pauvres gens-là, sans me remontrer à eux.”

—“Bah! et d'où te vient ce nouveau caprice?”

—“Il me vient un scrupule! J'avais promis au Docteur Chébou de me déguiser en sorcier dans le seul but de détourner de leurs superstitieux projets, ces bonnes pâtes d'hommes, que l'amour des richesses aveugle au degré pitoyable que tu vois. Et penses-tu qu'en encourageant et caressant leur misérable manie, je ne manque pas à la promesse que j'ai faite au Doc-

teur? Car, après tout, ces hommes sont de braves et honnêtes gens,—un peu crédules peut-être,—et je ne sais pas trop si je ne suis pas coupable d'entretenir chez eux cette stupide croyance aux sorciers et aux trésors enfouis!"

—" Ah bien, par exemple! où le scrupule va-t-il se nicher? Comment, c'est toi, Trépou, toi, la farce incarnée, toi qui as mystifié toutes les autorités de Montréal, et les Médecins, et les Shérifs et les geôliers, et jusqu'à tes propres compagnons de captivité! c'est toi qui recules devant une innocente plaisanterie...?"

—" Innocente! hem! hem! je ne sais pas trop....."

—" Mais, sans doute, et je le répète; une innocente plaisanterie."

—"Continue, car, je te l'avoue, j'ai besoin d'un peu d'encouragement. Vois-tu? il y a farce et farce; celle-ci peut avoir un déplorable résultat, et si je renvoie ces pauvres diables avec l'espoir de trouver un trésor dans une cave quelconque de leur paroisse, je pense que tu conviendras avec moi que ce n'est pas là leur rendre un bien grand service."

—" Mais si, au contraire, tu leur rends le plus éminent service; celui de les remettre dans la voie de la vérité; de déraciner de leur esprit cette croyance stupide aux sorciers et à leurs prophéties; c'est-à-dire, dès qu'ils seront détrompés par moi."

—" Par toi?"

—" Et, sans doute, *ego sum*," répliqua Baptiste qui avait terminé ses études en Eléments.

—" Voilà qui est plaisant; comment t'y prendras-tu pour les détromper?"

—" La chose est simple comme bon jour, ainsi que tu vas le voir."

—" Parle."

—" Quand tu auras annoncé à ce bon Creusot et à ses deux satellistes, qu'il y a, en réalité, un trésor enfoui quelque part dans les entrailles terrestres de leur paroisse, tu les renvoies, n'est-ce pas ? "

—" Sans doute...... après ? "

—" Après ?... Eh bien, après, moi je vais les trouver chez eux, car je n'imagine pas que la fantaisie te prenne de te rendre à Mask pour diriger leurs fouilles."

—" Par ma foi, non ! "

—" Ce sera donc moi qui tirerai les ficelles du second acte de cette *comédie peu infernale*. J'ai justement quelques affaires à terminer à Trois-Rivières ; je m'arrête, en chemin, à Mask, et fort de ta recommandation, je m'installe chez ce cher gros maire de Creusot, et je te promets une série de farces et de mystifications dont le récit fera la joie de plusieurs générations à venir."

—" Et c'est ainsi que tu prétends redresser des esprits croches, et déraciner, comme tu dis, du cœur de ces pauvres gens, les stupides croyances aux sorciers, et le reste ? En vérité, je te croyais plus fort en logique."

—"Logique ? logique ? Je l'aurais peut-être apprise, si de mon temps, on eût commencé les études par cette science ; et, au fait, je ne pense pas que le plan est mauvais, car les enfants commenceraient par apprendre à raisonner et à consolider leur jugement, au lieu d'apprendre, ainsi qu'ils font aujourd'hui, à répéter un tas de niaiseries par cœur comme des perroquets."

—" Bigre ! Baptiste, mon cher ! Tu viens d'avoir un beau mouvement. Mais, ne nous embrouillons pas ; laissons-là logique et études morales, revenons

plutôt à nos moutons, je veux dire à Creusot et à ses compagnons. Tu viens de te poser en redresseur de la vérité—Développe tes moyens, je te prie."

—"Rien n'est plus simple, car c'est toujours naturellement d'abord que je procède, moi, sauf plus tard à m'adresser au surnaturel, si ce moyen devient indispensable pour atteindre le but. Me voici chez Creusot, n'est-ce pas? Suis bien mon manège—je me dis envoyé de toi—je fais l'apôtre—j'abonde dans leur sens—je les soumets à une série d'épreuves comme on fait des postulants à la franc-maçonnerie, puis, en définitive, je leur escroque quelques centaines de piastres......"

—"Halte-là! Baptiste, tu n'as sûrement pas l'intention de les ........comment dirai-je cela?"

—"Dis toujours, *voler*! c'est ce vilain mot-là qui te venait aux lèvres? Et non, pauvre ami, cent fois non. Seulement, mes farces et leur mise en scène coûteront de l'argent. Il faut faire ses frais, que diable! Le résidu ira aux pauvres de l'endroit. Ce sera une représentation en faveur d'une œuvre de charité. Ce genre est très-porté dans les villes; je m'en sers à la campagne, voilà toute la différence. Puis, je fais sournoisement avertir le Curé de la Paroisse, je lui dévoile tout ce qui vient de se passer; le Curé s'indigne, monte en chaire, traite ses paroissiens de dupes, de......n'importe quoi—enfin il leur f.... une sarabande que la moitié en est de trop. Voilà une paroisse guérie, que dis-je? une paroisse! toutes les paroisses du District apprennent les détails—c'est une huée générale contre les croyances superstitieuses, et le reste, et le reste.—Quant à moi, je fiche le camp, et bien vite,—et la bonne œuvre est accomplie."

—"Sapristi, Baptiste, tu fais un fameux avocat, et si jamais j'ai une mauvaise cause, je te la confie."

—" Tu pourrais faire pis."

—" C'est possible, et pour te le prouver je reprends ma tête de sorcier, j'avale une larme de Rye, et je passe à la deuxième et dernière scène de notre pochade."

Si tôt dit, si tôt fait.

---

## CHAPITRE III.

### OU LA PEUR FAIT PLACE A L'ESPERANCE.—CREUSOT REPREND DU TON.

Creusot et ses conseillers restaient toujours genou en terre. Leur position se fesait intolérable. Restés seuls, quoique dans l'obscurité, leurs sens s'étaient un peu calmés, et s'enhardissant l'un l'autre, ils se communiquèrent à l'oreille leur désir mutuel de changer de genou.

A peine ce désir fût-il exprimé que la voix terrible se fit entendre : Debout ! et la lumière qui reparut à l'instant même, les retrouva sur leurs pieds. Ainsi délivrés de leur attitude fatiguante, ils osèrent s'approcher de la table, mais un redoutable " Arrière !" leur fit faire quatre pas à reculons.

Alors le sorcier tendit le bras droit vers eux, et de sa voix profonde et lente il leur dit :

" Pourquoi venez-vous ainsi demander à la science occulte ses secrets ?

" N'êtes-vous pas satisfaits des biens que l'Etre Suprême vous a départis d'une manière si libérale ?

"Fouillez, remuez, soulevez et tourmentez la terre de vos champs ; labourez, semez et hersez, et d'abondantes récoltes vous apporteront le trésor que vous

voudriez acquérir sans les sueurs que l'Etre Suprême met au front du travailleur.

"Hommes ambitieux ! Au lieu de donner l'exemple de l'industrie et du travail à ceux qui sont au dessous de vous, vous restez oisifs, berçant votre esprit malade de chimères et de vaines espérances

" Ne tremblez-vous pas de venir ainsi tenter les hommes que le Destin a touchés de sa baguette toute puissante ? Pourquoi, " et la voix du sorcier se fesait vibrante et pleine de menaces, " pourquoi demander à ma science la connaissance d'un objet que vos pauvres yeux de myopes ne sauraient découvrir ?

" Ne savez-vous pas, qu'avec toute ma puissance, je ne suis qu'un faible instrument entre les mains du Destin ?

" Moi aussi, je ne puis vous communiquer ma science sans souffrir des tortures sans nom. Et c'est pour me faire endurer ce supplice que vous vous présentez ici ! Arrière ! Arrière ! Retirez-vous, il en est temps encore !

" Vous demeurez muets...... Vous persistez à voir le dénouement de votre tentative. Eh bien, soit : je vais, pour vous, consulter le grand livre secret. Pour aujourd'hui, je ne vous découvrirai que le nom de celui qui a confié à la terre le fruit d'un grand nombre d'années de ladrerie et de rapines. Son histoire est venue jusqu'à vous tous. Levez vos regards sur le mur de droite. Son nom va vous apparaître."

Et le sorcier dirigeant l'index vers le mur, dit d'une voix brève et rude : Apparaissez :

Soudain, sur la blanche paroi du mur de droite, s'estompèrent une tête de mort, un sablier et le temps armé de sa faulx.

Et Creusot et ses compagnons, blêmes d'émotion, purent lire en lettres rouges : ISRAEL SERRE.

MAILLE! et tout au-dessous, un coffret noir laissait entrevoir par son couvercle entre-baillé des pièces d'or empilées.

Leur peur était grande sans doute, mais leur joie le fut bien davantage à la vue du trésor tant convoité. Sous l'empire de cette fantasmagorie, ils allaient s'élancer vers le coffret, lorsque la voix du sorcier les fit retomber bien vite dans l'attitude soumise qu'ils avaient prise jusque-là.

" Misérables! vous croyez donc qu'il ne s'agit pour vous que de désirer ce coffret précieux pour que vous puissiez d'un coup vous en emparer? Pensez-vous que le Destin va vous combler ainsi de ses faveurs, sans que vous passiez par les épreuves nécessaires? Et elles sont terribles, ces épreuves! Une fois de plus, je vous le dis: il est encore temps de vous désister. Le voulez-vous? "

Après une pause de quelques secondes, Creusot répondit pour lui-même et pour les deux autres:

—" Non. Nous subirons les épreuves. "

—"C'est bon, reprit le sorcier; et maintenant, je vous ordonne le plus profond secret sur tout ceci. La plus petite indiscrétion détruirait tous mes charmes. Et vous-mêmes vous verriez votre corps se couvrir d'une lèpre hideuse et puante—votre langue se dessécher—votre chair tomber en lambeaux, et vos souffrances seraient si horribles que vous appelleriez la mort à grands cris pour y mettre fin. Soyez donc discrets, discrets jusqu'à la tombe. Vous ne serez délivrés de cette obligation que sur l'ordre de celui que je députerai vers vous en temps et lieu. C'est mon envoyé qui sera chargé désormais de diriger vos travaux dans vos recherches. Vous pourrez mettre en lui toute confiance. C'est un esprit subtil, déjà fort avancé dans les bonnes grâces du Grand Esprit, notre souverain

maître à tous. Quand il se présentera, vous le reconnaîtrez à ces paroles qu'il prononcera à voix lente et grave : *Pauperes spiritu, adsum !*

" Répétez-les après moi," et les imbéciles répétèrent : *Pau pe res spi ri tu, adsum !*

—"C'est bon ; n'allez pas les oublier ; dès que vous serez sortis, prononcez-les à tour de rôle jusqu'à ce que vous puissiez tout-à-l'heure les mettre par écrit. *Pauperes spiritu, adsum !* Cet écrit, vous le cacherez dans l'endroit le plus secret de votre demeure, vous Creusot, car c'est chez vous que se rendra mon député. Je n'ai pas besoin de vous recommander d'exercer envers lui l'hospitalité la plus large. Pas de mesquinerie ! Qu'il jouisse de tout avec abondance.

" Mais, qui que ce soit qui se présente chez vous en mon nom, quelque bien renseigné qu'il vous paraisse, ne lui donnez pas votre confiance, à moins qu'il ne prononce les paroles que vous aurez consignées par écrit *Pauperes spiritu, adsum !* "

Le sorcier s'arrêta ; petit à petit, les lumières baissèrent et c'est au milieu d'une obscurité presque complète que la voix du sorcier, qui ne leur apparaissait plus que semblable à une ombre gigantesque, leur lança ces dernières paroles :

" GENOU EN TERRE ! " Et ils posèrent un genou en terre.

" Dès que le tintement d'une sonnette se fera entendre, vous vous releverez, et en silence, vous vous retirerez par cette porte qui vous a livré l'entrée de cette chambre, et qui s'ouvrira d'elle-même devant vous pour faciliter votre sortie. LE COFFRET VOUS APPARTIENDRA UN JOUR, après des épreuves longues et pénibles. Silence de la tombe ! Discrétion des morts !"

La voix se tut : les lumières disparurent ; Creusot et ses compères en superstition restèrent à genou dans

l'obscurité—leur souffle haletait, la sueur inondait leurs cheveux et leurs fronts. Après une attente de quelques minutes qui leur parurent des heures, la sonnette tinta. Il était temps, ils allaient s'évanouir. Ils se relevèrent, faibles et chancelants et se dirigèrent vers la porte qu'ils trouvèrent grand'ouverte ainsi que le leur avait annoncé le sorcier; l'escalier fut descendu à pas comptés, et la voiture qui stationnait à la porte de la rue les reçut plus morts que vifs.

Ce ne fut qu'après quelques instants du mouvement rapide du cab, qu'un long soupir vint soulager leur pauvre cœur de lièvre. Ils revenaient à la vie; hélas! ils étaient bien éloignés encore de revenir au bon sens.

Arrivés à leur pension sur la rue des Commissaires, ils escaladèrent les deux escaliers qui conduisaient à la chambre qu'ils occupaient en commun; et la première chose que fit Creusot, fut d'ouvrir précipitamment sa valise de voyage, et d'en extraire un flacon de gin qu'il posa triomphalement sur la table.

—Ah ça, dit-il, tout en se débarrassant de ses vêtements de dessus, en commençant par sa cravate qui avait failli l'étouffer durant la scène du sorcier, "Ah ça,—dites donc, avez vous eu peur, vous autres?"

—"Peur? sac à papier! qui est-ce qui n'aurait pas eu peur à notre place?"

—Peur? ajouta le second acolyte. "Ma parole d'honneur, j'ai cru que j'allais me voir avaler tout cru par le diable."

—"Moi, reprit le premier, quand j'ai vu le nom de Serremaille sur le mur, aussi vrai que vous êtes là, j'ai senti du feu dans mon estomac; ça me brûlait que le tonnerre!"

—"Mes pauvres amis, dit Creusot, nous venons de passer par un vilain chemin. Faut prendre garde à

nous autres. Faut pas souffler mot à personne de ce qui vient de nous arriver ; vous savez ce qu'il a dit avec sa grosse voix si effrayante que notre chair tomberait en pourriture, que......"

—" Ah mon Dieu, ça fait frisssonner rien que de penser à ça. "

—" N'importe, ce qui est fait est fait. Nous voilà sûrs de trouver ce bigre de coffre. "

—" Oui, mais il a dit aussi qu'il fallait subir bien des épreuves. "

—" Sapristie ! je pense qu'après ce qui vient de nous arriver, nous n'avons pas beaucoup à craindre ; car, moi pour un, je pense bien que jamais je n'aurai plus autant de peur, quand même je devrais vivre cent ans. "

—" Allons, allons, mes chers amis, nous avons bien gagné de prendre une goutte de gin."

—" Ma foi, oui ; verse, verse. "

—" C'est ça ! une *gobe* d'imprimeur, comme on dit par ici, ça va nous ôter toutes les mauvaises impressions. "

Ils se versèrent force rasades, et tout en devisant de leurs projets futurs, ils gagnèrent leurs lits, et s'endormirent d'un sommeil troublé où les sorciers, les têtes de morts, Serremaille, les pièces d'or, la lèpre, les flammes, les *gripets* dansaient une ronde infernale dans leur cerveau enflammé. Les murs de la chambre étaient couverts de : *Pauperes spiritu*, *adsum :* L'illusion devint si forte chez le gros Maire qu'il s'éveilla en sursaut, et craignant de remettre au lendemain l'injonction du sorcier au sujet des mots à écrire sur un papier, il se lève, rallume le gaz, et se dirige vers la table sur laquelle se trouvait son portefeuille. Il s'assied, et, plume en main, il se dispose à mettre par écrit les mots sacramentels, les mots magiques qui

devaient lui faire reconnaître l'envoyé du Grand Esprit. Malédiction ! soit que le gin eut été mélangé d'eau du Léthé, soit que les émotions de la soirée eussent aplati la bosse de la mémoire, ce pauvre Creusot ne put se rappeler ni les mots eux-mêmes ni l'ordre dans lequel ils devaient se placer.

—" Mon Dieu, mon Dieu ! que vais-je devenir ? je ne me souviens plus des mots : *po res?* non, ce n'est pas ça. *Flo res. ....?* non, non, ce n'est pas ça non plus. *Pauvresse ?* oui, je pense que c'est...... et pourtant non. Mais si, *pauvresse iras-tu ?* je l'ai, nom d'une balle d'échalottes ! *Pauvresse iras tu ?* Par exemple, je ne vois pas trop pourquoi l'envoyé nous demanderait si la pauvresse va y aller. Enfin ça ne me regarde pas. *Pauvresse iras-tu ?* il y a un autre mot encore......Voyons, saperguenne ! j'ai coutume d'avoir de la mémoire...... ah ! je l'ai ! je l'ai *à cet homme* ! Houra ! houra ! *Pauvresse iras-tu à cet homme ?*"

Et il écrivit, l'imbécile, cette phrase moins imbécile que lui.

—"Et maintenant, dit-il, en se préparant à se remettre au lit, que le diable lui-même se présente en cornes personnelles, je le f...... à la porte s'il ne prononce pas ces mots qui viennent du Grand Esprit lui-même : *Pauvresse iras-tu à cet homme ?*"

Et Creusot se rendormit l'esprit tranquille après ce gigantesque effort de mémoire.

---

# CHAPITRE IV.

OU LE SORCIER ET BAPTISTE SON COMPERE POSENT LE FONDEMENT D'UNE MYSTIFICATION EN PLUSIEURS ACTES ET DIX-SEPT TABLEAUX.

—" Enfin ! les voilà partis. Vite, Baptiste, aide-moi à me débarrasser de ce manteau plein d'étoiles qui me fait ressembler à un firmament de théâtre. Merçi, enlève ma tête maintenant. Farceur ! pas celle-là......celle de dessus. Quant à l'autre qui a l'honneur de te saluer, j'en ai encore besoin. Passe la fiole, mon chéri ; quand on vient comme moi des régions infernales, on a le palais sec, naturellement, et ce Rye pourra peut-être y mettre quelqu'humidité. "

—" Si tous les démons sont altérés comme toi, il faudra inventer d'autres Molson pour leur fournir la liqueur. Ton gosier est un gouffre, *gurgite vasto !* "

—" Ah ! ma foi, si tu te mets à cracher du latin, je me tais net. Sais-tu que j'ai failli oublier ton fameux : *Pauperes spirîtu adsum.*"

—" Bah ! le mal n'eût pas été bien grave. Tiens, je parie que, rendus à leur auberge, ces triples sots écrivent ces mots tout de travers."

—"La chose est bien possible, au reste, qu'est-ce que ça fait, du moment que c'est toi qui dois les prononcer en temps voulu ?

" Et à propos, à quand le voyage de Mask ?"

—" Dame, je ne sais pas trop. Il faut toujours leur donner le temps de se tourmenter l'esprit, et de se dévorer d'inquiétude au sujet de l'arrivée de l'apôtre."

—" Disons : dans un mois."

—" Va pour un mois ! "

—" J'ai une crainte, Baptiste, si Creusot allait ra-

conter au Docteur Chébou la scène d'incantation que je viens de lui faire, le Docteur serait en s...e ! Et il n'aurait pas tort. Je lui promets de désabuser ces pauvres gens de leur supertitieuse croyance, et je viens de les encrasser jusqu'à la moëlle des os. Ce n'est pas bien franc, hein ? "

—" Va te promener avec tes scrupules. Il est bien temps, ma foi, de revenir sur le passé : Creusot et ses deux amis ont vu le coffret, il est vrai que c'est sur le mur de l'autre chambre, mais pour un esprit aveuglé par la superstition, c'est tout un. Sois sûr qu'ils n'en souffleront pas mot ; ils ont eu trop peur, et cette lèpre dont tu les as menacés leur tiendra lieu d'épouvantail constant. Laisse-les aller à leurs moutons. Quant à nous, organisons nos batteries, et quand notre plan sera bien mûri, bien coordonné, je me rends de ma personne à Mask, et je veux bien que le diable m'emporte, si je ne mets pas le feu aux quatre coins du District des Trois-Rivières. Ah ! j'en ris d'avance, quelles figures ils vont faire, ces chers découvreurs de trésors enfouis ! "

—" Sapré tonnerre ! Sais-tu que l'eau m'en vient à la bouche à présent ; et qu'il ne faudrait pas me fouetter pour me faire partir avec toi ? "

—" Non, mauvais plan, celui là. On finirait par se douter de quelque chose si on nous voyait tous les deux dresser notre tente à Mask pour plusieurs jours. Il vaut mieux que j'aille seul. Je fais le commerce de grains. Il est naturel de me voir parcourir les campagnes pour mes achats. Creusot et ses amis sont de riches cultivateurs ; personne ne trouvera â redire à ce qu'ils hébergent chez eux un négociant de mon espèce. Autrement, le Docteur Chébou, le Curé, le Notaire, le Marchand, toute la boutique des notabilités de l'endroit, seraient bien tôt à nos trousses, et la

moindre indiscrétion de la part de nos dupes mettrait vite le feu aux poudres."

—" Allons, fais comme tu l'entends. Au surplus, j'aime mieux terminer ici mon rôle dans cette comédie. A ton tour de jouer le tien. Tout ce que je te recommande, c'est de ménager un peu ces crédules campagnards; je te l'ai déjà dit, ce sont de braves gens, et......"

—" Et moi aussi, je te l'ai déjà dit, je fais œuvre pie, *pietatis opera*, comme on dit en latin .. .. d'opera."

—" Oui, oui, tu m'as développé ta théorie, elle est superbe. "

—" Superbe ou non, ce n'est pas de cela qu'il s'agit. Prenons un coup, et bonsoir. "

—" Tu pars déjà ? Il est à peine minuit. Pour un sorcier, tu es bien rangé."

—"Mon cher Trépou, les sorciers d'aujourd'hui sont de braves gens qui se moquent du monde au grand jour. Je pourrais là-dessus te dérouler une ribandelle de considérations qui......mais cela me mènerait trop loin. J'aime mieux te réitérer le bonsoir. "

—" Bonsoir donc, Baptiste.—Nous nous reverrons dans le cours de la semaine. Si tu vois, avant moi, le Docteur Chébou, je n'ai pas besoin de te recommander la discrétion. Dans ton propre intérêt aussi bien que pour mon propre compte, il est indispensable que toute cette farce roule son bonhomme de chemin sans que personne aperçoive le bout du nez de ceux qui tirent les ficelles".

" Bonsoir ! au revoir ! "

Et le sorcier mit le verrou sur sa porte, ramassa ses longues jambes, et se jeta sur un lit de camp qui fesait l'ornement d'une encoignure de sa chambrette.

Comme nous ne le reverrons plus dans la suite de cette véridique narration, nous aussi, lecteurs, nous

lui souhaiterons le bonsoir, et nous lui dirons au réveil que le récit de ses farces d'autrefois nous a beaucoup amusés.

L'esprit de l'homme est naturellement enclin au merveilleux. Chez certains peuples, le langage même est tout orné de similitudes et de métaphores—leurs expressions sont des images ; leurs paroles empruntent à la nature des objets environnants une teinte claire ou ombreuse suivant que les objets se baignent en pleine lumière où se cachent dans l'ombre. Un lac n'est plus une étendue d'eau sans courant perceptible : c'est une glace brillante où se mirent complaisamment la lune et les étoiles. Il semble que l'idée pure, dégagée d'associations terrestres, ne puisse exister ici-bas. Il faut aux payens des idoles, au chrétien des images. La parole de l'homme est devenue une cantilène. Les oiseaux sont des chantres ailés qui extaltent les beautés de l'univers. Tout nage dans l'idéal. Ce fleuve ne coule plus en décrivant des méandres : Non.

"......Ici gronde le fleuve aux vagues écumantes ;
" Il serpente, et s'enfonce en un lointain obscur."

Je fais grâce du reste.

Il n'y a plus de voûte du ciel. Non.—C'est un manteau bleu parsemé d'étoiles d'argent. On com pare les hommes aux animaux. Ce qui, soit dit sous toute réserve, n'est pas très flatteur pour les ...... animaux. Ce n'est plus un homme cruel, c'est un tigre. Ce n'est plus un guerrier hardi, c'est un lion. Ce n'est plus un lâche, c'est un lièvre. Ce n'est plus un sot, c'est une âne. Ce n'est plus un homme aux vues larges et élevées, c'est un aigle. S'il est fort, c'est un éléphant ; s'il est rapide à la course, c'est un chevreuil : et ainsi de suite *ad libitum*. Cette mauvaise habitude, une fois prise, on n'est plus capable de la

secouer, et celui qui écrit ces lignes se voit tous les jours obligé de se souscrire, à la fin de chacune de ses lettres, le *très humble et obéissant serviteur* de gens qu'il estime juste assez pour ne pas leur souhaiter la potence à la fin de leurs jours.

Il n'est donc pas étonnant que les légendes se soient transmises d'âge en âge. Elles font et feront, je pense, à jamais, les délices des peuples, de la campagne surtout. Répétées, nous allions dire : répercutées de générations en générations, elles empruntent à chaque siècle comme un parfum de poésie qui enivre. Elles n'ont aucun fondement solide—tout le monde en convient, et, néanmoins, on entoure, à la veillée, sous le manteau de l'immense cheminée, le vieillard qui raconte les merveilleuses prouesses des gnômes et des lutins, des loup-garous et des chasse-galerie.

Nos lecteurs ne seront donc pas surpris si les mystifications exercées sur Creusot et ses affiliés, aient pu avoir lieu tout récemment, pas plus tard qu'en 1866—et les acteurs, ou plutôt les pauvres victimes de ces farces sans pitié, vivent encore, et se reconnaîtront probablement malgré le déguisement partiel sous lequel il nous a fallu les représenter pour les mettre en scène.

---

# TROISIEME PARTIE.

## CHAPITRE I.

OU CREUSOT RESSENT DES INQUIÉTUDES ; LE NOUVEL APOTRE EST REÇU A BRAS OUVERTS.

Nous sommes au mois de janvier 1867, après les fêtes du premier jour de l'an et des Rois. La terre est couverte d'une épaisse couche de neige, le froid est vif, le vent souffle du nord-ouest chassant devant lui de gros nuages d'un gris noirâtre. Il est sept heures du soir ; le temps n'est pas encore à la tempête, mais les irrégulières rafales du vent sont, aux yeux des gens du pays, de sûrs présages d'une grosse *poudrerie* durant le cours de la nuit. Aussi tous les habitants de Mask sont rentrés, heureux que des affaires urgentes ne les forcent pas d'entreprendre un voyage ce soir-là. La nappe est enlevée de toutes les tables, le souper est fini depuis longtemps ; déjà la veillée est commencée, cette veillée si douce à la campagne, alors qu'autour du poêle la famille est réunie pour entendre une histoire, un conte, une légende ; ou bien encore qu'assise autour de la table à manger, une partie de mistigris, de brelan ou de gros major, se fait avec animation, et que les cartes sont jetées sur la table avec accompagnement de coups de poing, et que les adversaires s'attaquent, se défient et se raillent tour à tour selon que la chance tourne bien ou mal.

Dans l'une des maisons les plus *cossues* du village, cependant, un homme est seul dans une salle assez vaste. Un gros poêle de fonte trône au beau milieu, et répand autour de lui cette chaleur un peu acre,

que produit un feu bien nourri d'érable dur. Cet homme est assis à une table éclairée d'une lampe à huile de pétrole. Les meubles sont confortables plutôt que riches, les fenêtres ont de doubles chassis de verres.

A sa taille énorme, à son équarrure d'épaules on reconnaissait Creusot, notre gros maire, mais Creusot vieilli ; de temps en temps il plongeait la main dans une vaste poche pratiquée au côté gauche de son paletot de grossière flanelle gris-fer, pour s'assurer que son portefeuille était toujours à sa place ; il semblait hésiter à retirer ce confident de sa cachette secrète, se levait, parcourait la pièce en marmottant des mots inintelligibles, puis venait reprendre sa place auprès de la table.

Enfin n'y tenant plus, il retire avec impatience le précieux portefeuille, et en extrait un papier qu'il déplie. Après avoir lu les quelques mots écrits sur ce papier, Creusot se prit à réflèchir ; puis élevant la voix il entama le monologue suivant qui nous initiera aux idées qui fesaient le fond de sa pensée : " Sapré tonnerre ! ce diable de sorcier se serait-il moqué de moi ? Se serait-il amusé à mes dépens avec sa grosse voix et ses recommandations de discrétion ? Où est-il, son député, son apôtre, comme il l'appelait, quand viendra-t-il ? Car enfin il y a plus de deux mois que j'ai consulté le sorcier, et je n'ai encore reçu la visite de personne venant de sa part. Qu'est-ce que ça veut dire ? Sapré tonnerre ! " et Creusot fit tressauter la lampe, de l'énorme coup de poing qu'il appliqua sur la table, "Sapré tonnerre ! je ne puis plus vivre comme je vis depuis deux mois ; j'en perds le boire et le manger. Faut que ces inquiétudes aient une fin, nom d'une marmite ! Il ne sera pas dit que Creusot, fils, Creusot, le maire d'une grande paroisse, se sera fait

embêter comme un enfant de chœur par un........."
Il allait lâcher quelqu'épithète peu flatteuse, lorsqu'il songea tout à-coup qu'il était bien possible que le sorcier l'entendît ; cette réflexion le calma soudain : son esprit se jeta dans un autre ordre d'idées.

" On ne sait pas, il peut être survenu des embarras ; son député est peut-être absent...... il est en mission ailleurs...... Allons ! prenons patience encore......car, dit le proverbe, tout vient à point à qui sait attendre. C'est ça ; je suis sûr qu'avant trois jours, deux jours, un jour, ce soir même, qui sait ? le député du sorcier va venir. "

Il ne croyait pas si bien dire : le marteau de la porte d'entrée frappa quatre ou cinq coups répétés vivement. Creusot fit un bond. Ce n'était pas un visiteur ordinaire qui eût annoncé sa venue avec tant d'éclat. Ses deux conseillers ordinaires n'avaient pas l'habitude de faire un tel tapage. Enfin, il allait bientôt savoir... et il se dirigea vers la porte d'entrée, tenant avec précaution de la main droite la grosse lampe à pétrole, car Creusot avait lu que ces lampes sont dangereuses quelquefois. Un peu ému, il ouvre.

—" Pardon, Monsieur, mais n'est-ce pas ici que demeure M. Creusot, Maire de cette Paroisse ? "

—" Oui, Monsieur, c'est moi-même, le Maire."

—" Oh ! quel heureux hasard ! "

Et Creusot qui était poli :

—" Mais entrez, entrez donc, Monsieur ; il parait faire un vilain temps dehors.—Je n'ai pas l'honneur de vous connaître, mais nous ferons connaissance plus tard. Entrez "

L'étranger ne se le fit pas répéter davantage, et d'un air dégagé, il entra dans le passage, suivant Creusot qui le conduisit dans la salle qu'il venait de quitter.

—" Ah ! qu'on est heureux de rencontrer sur sa

route des maisons hospitalières comme la vôtre, M. le Maire !"

—" Vous êtes bien aimable ; mais il faudrait être plus que dur pour ne pas ouvrir sa porte au voyageur par une nuit semblable, et à plus forte raison, à un homme qui me paraît respectable...... Allons, permettez que je vous aide à vous débarrasser de votre gros capot de fourrure et de vos mitasses de *couverte*. Approchez-vous du poële ; le poële est bon, quand la tempête fait le diable à quatre au dehors ; bon ! c'est comme ça—chauffez-vous comme il faut ; je vais aller donner des ordres pour qu'on vous apporte à souper, et, en attendant,—continua Creusot qui, tout en parlant s'était approché du buffet d'où il avait tiré carafe et verres,—en attendant quelque chose de plus soutenant, prenez-moi cette larme de gin ; il n'y a rien comme ça pour réchauffer les membres engourdis par le froid ....."

L'étranger se confondit en remerciements, reçut de la main de Creusot le verre plein de gin que celui-ci lui présentait. Il fit bien une légère grimace quand le traître Genièvre coula par son gosier......

—" Ah ! Monsieur, vous me comblez ; en vérité vous êtes trop bon......"

—" Non, non, je ne fais que ce qu'on m'a fait souvent à moi quand je me suis trouvé en voyage le soir par le mauvais temps. Excusez une absence de quelques minutes, je suis à vous immédiatement. "

Et Creusot quitta la salle pour aller commander le souper de son hôte. Sans doute, Creusot était poli ; mais il ne faut pas jurer que son hospitalité se fût développée aussi amplement, si tout au fond de son esprit inquiet et encore sous l'empire des idées dont l'arrivée de l'étranger avait interrompu le cours, il n'y eût pas eu un tout petit soupçon que son hôte

pourrait bien être ce député-sorcier attendu depuis si longtemps.

Baptiste, car c'était lui...... ou plutôt Jean-Baptiste Gabriel Valdu, s'il faut ici décliner ses nom et prénoms......ne se trouvait pas trop mal reçu. Il s'attendait à quelques façons, à quelqu'hésitation de la part du Maire ; et voilà que celui-ci fesait tous les frais, le recevait à bras ouverts. Les choses allaient donc à merveille ; et Baptiste n'était pas homme à s'en plaindre. Aussi, avec cette espèce de nonchalance pleine de charmes que communique la chaleur aux membres engourdis par le froid, Baptiste s'allongea de son mieux sur son siége, et, les mains jointes, roulant ses pouces, il combina dans sa tête les différentes épreuves par lesquelles il ferait passer ses pauvres dupes, avant de leur montrer le fameux coffret. Il riait en soi-même et par avant-goût, de la drôle de mine que feraient Creusot et ses associés quand il les aurait dociles sous la main, obéissant à ses ordres les plus absurdes. Ah ! la bonne farce, se dit-il, la bonne farce !

---

## CHAPITRE II.

### ASSOCIATION LIMITÉE.—RÉGLEMENTS.—LE PREMIER BATON DE L'ÉCHELLE DES ÉPREUVES.

Valdu fut interrompu dans le cours de ses joyeuses anticipations par l'arrivée de Creusot suivi d'une grosse Maritone fesant les fonctions de ce que les Anglais appellent : " A maid of all works ; " c'est-à-dire, puisqu'il faut traduire absolument, dans l'intérêt des

lecteurs qui ne comprennent pas l'anglais : Une fille à tout faire !

La nappe mise, la table se couvrit bientôt d'un excellent soc de cochon, accompagné de sa graisse satinée reposant sur un bas-fond de piquante gélatine noire ; de marinades aux cornichons, de beurre frais, de patates rôties au four, et pour le dessert, d'un pâté aux pommes et de confitures à la citrouille. Pour arroser tout cela, du bon thé du Japon ou une tasse de lait crémeux, à volonté.

Valdu, bien réchauffé au dedans et au dehors, ne se fit pas tirer l'oreille pour accepter l'invitation de se placer vis-à-vis de ces excellents comestibles. Il y fit honneur, encouragé par Creusot qui, suivant l'usage hospitalier des paysans, trouvait que son hôte mangeait bien peu.

Enfin, repu comme un chanoine après le déjeûner du matin de Pâques, Valdu se leva et Creusot et lui se prirent à fumer une pipe d'excellent tabac de l'endroit.

—" M. le Maire, j'ai quelque chose de très-important à vous communiquer, et ce n'est pas tout-à-fait le hasard qui m'a amené dans cette maison à vous où les gens sont si bien accueillis. Je ne saurais jouir plus longtemps des bonnes choses et du confortable gîte que je trouve ici, sans vous dire qui vous venez d'admettre à votre table. Cependant, comme ce que j'ai à vous confier peut aussi concerner deux autres personnes, je vous prierai, avant de vous dire mon nom et l'objet de ma visite, de m'informer si les appelés Mathias Sabelle et Bénoni Pauqué demeurent dans votre paroisse ? "

—" Mais, sans doute, monsieur ; Bénoni réside à quelques arpents plus loin ; quant à Sabelle, il demeure à la distance de quatre milles d'ici."

—“ Voilà qui se rencontre à merveille ; pourriez-vous, mon cher M. Creusot, faire venir ces deux Messieurs ici demain soir ? et, je vous demanderai, à cet égard, de vouloir prolonger votre hospitalité jusque-là.”

—“ Que parlez-vous d'hospitalité ? Vous êtes le bienvenu : un habitant canadien garde toujours sa maison ouverte à tous les gens respectables qui veulent bien y entrer... et y rester... comme vous allez le faire, Monsieur, pour me faire plaisir.— ”

—“ Bigre d'un nom ! murmura Valdu entre ses dents ; il y a scrupule à mystifier un homme si poli ; mais je suis trop avancé pour reculer.” Et tout haut : “ J'accepte cette offre si polie et si cordiale, M. le Maire. Eh bien, puis-je compter sur la présence de ces deux personnes, ici, dans cette salle, demain, à la veillée ? ”

—“ Je vous promets que mes deux amis, (car ce sont mes amis, et, qui plus est, des conseillers de mon Conseil Municipal) seront ici sans faute à l'heure voulue.”

—“ C'est parfait, et maintenant, mon cher M. Creusot, vous voudrez bien permettre à un voyageur un peu fatigué d'une longue route, d'aller reposer ses membres.”

—“ Vous êtes chez vous, Monsieur, je vous le répète. Veuillez me suivre.

Et Creusot, lampe en main, conduisit Valdu dans un petit cabinet attenant à la salle où ils se trouvaient.

—“ Dormez bien, Monsieur ; et laissez prolonger votre sommeil jusqu'à la grasse matinée, pour peu que cela vous fasse plaisir.”

—“ Merci bien, mon cher M. le Maire—Bien des remercîments pour vos politesses et pour...”

—“ Tut, tut, tut...... vous me remercierez demain. Bonsoir, bonne nuit...”

Et Creusot se retira en fermant la porte.

Le lendemain, sur les neuf heures, Creusot et Valdu se trouvèrent au déjeûner. Après ce repas, le meilleur des repas pour les bons estomacs à facile digestion, Creusot dit à son hôte que ses affaires l'appelaient au dehors, mais que les chevaux de son écurie étaient à son service.

—" Cependant, continua Creusot, comme je vais du côté où résident Sabelle et Pauqué, vous aimerez peut-être à faire d'avance la connaissance de ces Messieurs ? "

—" Ça me va comme un gant, et vous ne pouviez me proposer rien de plus à propos."

—" Dans ce cas, partons ; Pauqué vous fera reconduire jusqu'ici dans sa voiture. Il va être enchanté de montrer son nouveau sleigh jaune duquel il est si fier."

En effet, Sabelle et Pauqué reçurent la visite de Valdu qui, sur la recommandation de leur Maire, fut accueilli avec la plus franche politesse.

Ainsi que le lui avait annoncé Creusot, Valdu fut reconduit au village, dans le beau sleigh jaune de Pauqué, et il ne manqua pas de faire à ce dernier des compliments sur l'élégante voiture. Pauqué, de ce moment, considéra Valdu comme un homme de premier ordre. Pauvre cœur humain ! un grain de flatterie, et voilà que tu gonfles !.....

Madame Creusot était absente de sa maison. Elle était en visite lointaine chez une de ses sœurs nouvellement mariée. Valdu se trouvait donc seul dans la vaste demeure de Creusot. Il se mit à parcourir, pour s'amuser, toutes les chambres, sans oublier la cuisine où il trouva la servante à laquelle il dit quelques mots grivois qui firent pâmer de rire la naïve paysanne. A force de rôder et de fureter, il se trouva devant la

porte de la cave qu'il ouvrit sans façon ; la cave recevait un jour passable de quatre soupiraux grillés ; il avisa dans un coin une bêche et quelques ferrailles.

—" Voyons, se dit-il, préparons la mise en scène de la comédie que je viens jouer ici. Vite, remuons un peu de cette terre, et cachons à quelques pouces de la surface, cette inutile ferraille. Et il fit comme il dit.

La journée se passa tant bien que mal jusqu'au retour de Creusot, qui fut bientôt suivi des deux Conseillers Sabelle et Pauqué. Tous quatre s'attablèrent au souper, et la nappe enlevée, Creusot déposa devant chaque convive, une pipe et un verre, puis après s'être assuré que personne, pas même la servante, ne viendrait les interrompre, il prit sa place au haut bout de la table, et se tournant vers Valdu, il sembla attendre.

—" Vous attendez de moi, je le vois bien, que je m'explique, n'est-ce pas ? Rien n'est plus juste."

Il importe peu que vous sachiez mon nom propre ; la nature des fonctions que j'ai à remplir exige que je le cache pour quelque temps ; vous m'appellerez, je vous prie, M. Baptiste tout court."

Les trois compères parurent un peu étonnés de cette manière de procéder ; ils se demandèrent pourquoi ces cachetteries. Ils le furent bien davantage, et le verre faillit s'échapper de leur main nerveusement agitée, quand ils virent Valdu se lever de son siége, allonger son corps sur la table jusqu'à ce que sa tête en touchât le dessus, et quand ils l'entendirent prononcer, ou plutôt siffler entre ses dents ces terribles paroles :

" Pauperes spiritu, ADSUM ! "

Stupéfaits, ils regardaient Valdu se relever lentement et reprendre son siége. Celui-ci, profitant de

cette émotion qui favorisait ses vues, reprit avec gravité.

—" Je vous connaissais déjà, Messieurs ; mon maître m'a fait voir vos portraits dans le miroir magique où se réflètent les figures aussi bien que les actions des hommes. Je suis député vers vous pour vous aider et diriger dans vos recherches du COFFRET ! "

A ces paroles, nos trois compères se regardèrent avec satisfaction, sans oser, toutefois, interrompre le sorcier-visiteur. Creusot avait tiré son portefeuille et consulté l'écrit qui contenait les paroles sacramentelles. Il eut un moment de doute, car ces paroles n'étaient pas tout-à-fait semblables à celles qu'il venait d'entendre prononcer.

—" Si M. Baptiste, puisque vous exigez que l'on vous nomme si familièrement, si M. Baptiste veut bien me pardonner mon interruption, nous aimerions à entendre une seconde fois des paroles qui ont pour nous une valeur bien grande."

—" Volontiers, M. le Maire,

" PAUPERES SPIRITU, *Adsum!*"

Et Creusot suivait des yeux sur son petit papier les mots qu'il y avait tracés lui-même, de mémoire : " PAUVRESSE IRAS-TU A CET HOMME."

—" Pardon encore une fois, M. Baptiste, mais il me semble que ce ne sont pas là les paroles qui devaient nous annoncer la présence de l'envoyé que nous attendions. Je les avais écrites sur ce papier, et..."

—" Faites voir, je vous prie," dit Valdu.

Et il lut la phrase si spirituelle copiée de mémoire par Creusot. Un léger rictus contracta les lèvres du pseudo-sorcier, et quelque chose comme un agacement de toux le saisit au gosier ; mais reprenant soudainement son rôle.

—" En effet, dit-il, je vois ici une grande similitude

de consonnances, avec certaines déviations, néanmoins, du sens réel des paroles que j'ai été chargé de prononcer devant vous. L'erreur, mon cher M. le Maire, vient de ce que, je suppose, vous n'avez pas l'habitude d'écrire le latin sous dictée. Au reste, Messieurs, je ne suis que l'obéissant esclave de celui qui m'envoie, et comme il le vous disait lui-même, lors de votre solennelle et mystérieuse entrevue, il en est encore temps, Messieurs, vous pouvez vous retirer et ne pas pousser plus loin votre dangereuse curiosité."

Et Valdu, la figure allongée, les yeux fixés au plafond de la salle, laissait tomber une à une ces paroles qui rappelaient à ses auditeurs celles à peu près identiques qu'ils avaient entendues de la bouche même du grand sorcier.

—" Ah ! Monsieur Baptiste, s'écrièrent-ils tous à la fois, nous sommes satisfaits ; nous vous reconnaissons pour l'envoyé de cet homme puissant que nous sommes allés consulter à Montréal. Nous vous écoutons avec le respect qui vous est dû. Que faut-il faire ? "

—" Ce qu'il faut faire. Messieurs, ? Il faut vous taire, il faut me donner toute votre confiance, m'obéir en tout, en TOUT, comprenez-vous ?"

—" Oui, oui. "

—" Eh bien, pour commmencer, voici les premières mesures à prendre : je désire ne pas être interrompu, et comme nos rôles changent dès ce moment, vous ne vous formaliserez pas si, dorénavant, et pour me conformer aux ordres que j'ai reçus du grand sorcier, ce ne sont plus des recommandations que je vous fais, mais des ordres que je donne. Est-ce bien entendu ? "

—" Oui, oui, oui, répétèrent l'un après l'autre les trois amis qui commençaient à avoir un peu la fièvre."

—"Alors, écoutez, et surtout, pas d'interruption. Je parle, et vous obéissez ; là se borne toute l'affaire.

" Vous allez trouver neuf de vos amis de la Paroisse, vous les choisirez parmi les plus riches ; vous vous formerez en une association pour la découverte du trésor. Ne soyez pas inquiets de ce grand nombre d'élus, le *Coffret* contient la fortune de plus de cent personnes. Demain soir vous les réunirez ici ; je vous donnerai alors mes ordres, et vous dirai les conditions rigoureuses que j'exige de chaque associé appelé à partager ces richesses immenses, car elles le sont. Je me contenterai seulement, pour ce soir, de vous dire que chaque associé devra donner à souper à ses confrères, chacun à tour de rôle ; ce sera ainsi tantôt chez l'un, tantôt chez l'autre. Ces repas devront être abondants, et dans cette saison de l'année, rien n'est plus facile que de se procurer des provisions de toute espèce. Les reliquats, reliefs ou restes de chacun de ces repas m'appartiendront à moi, à moi seul. Je les destine aux pauvres, car il faut faire la charité, Messieurs, la charité est une vertu divine, ne l'oubliez pas.

" Et maintenant, vous allez vous retirer ; je vous ordonne de ne parler de ceci à personne, de ne pas même vous en entretenir les uns les autres que pour les besoins de l'association. Allez, et que demain soir, les douze associés se trouvent ici même, chez M. Creusot, qui aura l'honneur de fournir le premier grand repas officiel. A tout seigneur, tout honneur. Allez."

Et les braves et crédules gens se levèrent. Valdu, mettant de côté sa dignité d'emprunt :

—" Allons, Messieurs, s'écria-t-il, en tapant familièrement sur l'épaule de chacun, allons ! un petit coup à la santé de M. le Maire."

—" C'est çà, c'est çà! A la santé de Creusot!"

La santé fut bue, et les visiteurs se retirèrent.

Et à propos de *santés*, nous glissons ici, pour reposer l'esprit de nos lecteurs, une anecdote. Dans un grand dîner d'amis parmi lesquels on comptait des illustrations en tous genres, chacun avait tour à tour proposé un toast ou une santé. Un seul convive sem blait n'avoir rien à proposer, et comme il était de ceux qui ont fait leur marque, estampillé leur nom dans les lettres, le président de la table s'adressa à lui:

—" Et vous, M. Alphonse Karr, vous ne proposez donc pas de santé?"

—" Mais si, M. le Président; je propose: *La santé des malades!*"

Il est inutile de dire que Creusot et ses amis Sabelle et Pauqué s'empressèrent, dès le lendemain, à bonne heure, de trouver les neuf associés qu'ils jugeaient dignes de partager avec eux le fameux trésor. Ils firent tant et si bien, ils se livrèrent à tant d'allées et venues dans la Paroisse, que la curiosité si enflammable des gens de la campagne en prit l'éveil. Les neuf associés furent trouvés, et nous prenons la liberté de vous inviter à la première soirée (pas au repas) non dansante donnée chez le Maire Creusot.

Les associés sont tous arrivés; la table est mise et gémit (vieux style) sous le poids des excellentes victuailles fournies par Creusot. Celui ci est assis au haut bout de la table ayant pour vis-à-vis à l'autre extrémité Jean Baptiste Gabriel Valdu lui-même. Les associés se placent à cinq de chaque côté de la table. Comme tous les repas se ressemblent ou à peu près, nous ne ferons pas la description de celui-ci; c'est une délicatesse dont nos lecteurs voudront bien nous tenir compte. Il suffira de dire que si les mets furent bien goûtés, les vins, la bière et les spiritueux ne le furent

pas moins. On pourrait dire, sans trop hasarder, que tous les convives, vu l'occasion solennelle qui les réunissait, se donnèrent une légère pointe—juste assez pour entrer pleinement dans les idées du maître-hâbleur dont ils allaient devenir les ridicules dupes.

Après le dessert, et le couvert enlevé, Creusot fit faire silence, et d'un regard invita Valdu à parler.

—" Messieurs, dit celui-ci, d'un ton doctoral, vous vous êtes associés volontairement pour faire les recherches nécessaires à la découverte d'un coffret rempli d'or. Votre Maire a dû vous dire que je suis député vers vous par le grand serviteur du Destin.

" Voici donc les réglements de votre association ; gravez-les bien dans votre mémoire et surtout dans votre esprit :

1o. Obéissance parfaite, obéissance passive.
2o. Pas d'interruption durant les procédés.
3o. Silence constant. Silence de la tombe.
4o. Gravité, calme, sérieux de glace.
5o. Unanimité d'entente—Fraternité.
6o. Discrétion au dehors.

"Si, au sortir de vos réunions, ou le lendemain, quelqu'un cherchait à vous arracher le secret, ne répondez pas, ou ce qui vaut mieux, éludez la question. Si vous vous trouvez dans votre logis et que quelqu'un vienne vous faire des remontrances, quelqu'il soit, fût-ce votre père, votre frère, votre curé, désignez-lui du doigt la porte et prononcez ce seul, cet unique mot : Filez ! Vous pouvez mettre vos femmes dans votre confidence, car nous aurons besoin de leur concours dans nos cérémonies. Mais, mettez-leur bien ceci dans la tête : que si elles parlaient de ce qu'elles savent et de ce qu'elles ont vu ou verront, le charme sera rompu. Du reste, retenez bien ceci : le *charme sera rompu*, chaque fois que l'un de vous, durant le

cours des épreuves, manquera à l'un des réglements que je viens de vous communiquer. Il faudra recommencer, et je vous avertis de suite que mon temps est court, et que pour nulle considération je ne le prolongerai au-delà de la limite fixée par celui qui m'a député vers vous."

" Outre le délai que son indiscrétion ou autre manquement aux ordres entraînerait, le coupable sera soumis à une amende de vingt-cinq piastres. Chacun de vous donnera, à tour de rôle, à souper à ses associés. Les restes m'appartiendront de droit pour que je les distribue aux pauvres.

" Demain, le souper se fera chez M. le Conseiller Sabelle.

" Et maintenant, continua le sorcier en se levant de table, debout, Messieurs, poussez cette table jusqu'à la muraille. Les EPREUVES vont commencer.

" SILENCE ! "

Et un silence de mort se fit parmi ce troupeau de croyants.

Baptiste entra dans sa chambre à coucher qui attenait, comme nous l'avons dit, à la salle à manger, et en revint chargé d'une brassée de forts rondins d'érable.

"En ligne sur cette fissure entre ces deux planches," cria-t-il d'une voix ténébreuse !

Et semblables aux moutons de Panuge, les associés suivirent Creusot qui fesait les fonctions de chef de file.

Quand ils furent alignés, Valdu leur fit écarter les jambes en forme de compas, mettre leurs poings sur les hanches, rejeter la tête et le corps aussi en arrière que leur épine dorsale pouvait s'y prêter ; puis parcourant le rang de ce bataillon d'imbéciles, il criait à chacun : Ouvrez la bouche ! Et dans cette bouche ou-

verte comme un cratère, il introduisait un rondin d'érable.

—" Ceci, dit-il, est l'épreuve du bâillon. Vous garderez ce bâton durant cinq minutes, sans essayer à changer de position."

Et il passait de l'un à l'autre ; Assez! disait-il à celui-ci ; assez ! répétait-il à celui-là, et il consultait sa montre.

Hélas ! la nature a des faiblesse ! Ce pauvre Sabelle accoutumé plutôt à tenir la bouche fermée qu'ouverte (c'est sa femme qui l'avait ainsi dressé,) ne put résister à la douleur causée par l'écartement forcé de ses mâchoires. Il laissa choir le rondin, et se redressa comme l'arc trop tendu dont la corde se rompt.

—" Malheureux ! lui cria le sorcier—A l'amende de vingt-cinq piastres ! "

" Messieurs, ce fâcheux incident me force à vous retenir encore ; nous allons descendre à la cave, et si le grand sorcier vous pardonne cette première faute de l'un des vôtres, quelque chose me dit que vous allez entrevoir la possibilité de vous approprier le trésor."

Descendus à la cave, Valdu les fit mettre en cercle autour de l'endroit où il avait enfoui les ferrailles. Puis, se plaçant au centre, armé d'une baguette de fer Avancez, M. Creusot, et il lui mettait la baguette entre les mains, ayant soin lui-même de l'entourer de sa main gauche, de façon à ce qu'il pût diriger, renforcer ou affaiblir la chute de la baguette.

—" Frappez le sol trois fois! une, deux, trois." Creusot frappa, la baguette tomba sur le sol sans produire d'autre bruit qu'un son étouffé.

—" A un autre—à un autre —Rien !—A votre tour M. le Conseiller Sabelle."

Ce dernier, honteux de sa mésaventure de tout

l'heure, s'approche, et saisissant la baguette, il frappe les trois coups de rigueur. Au troisième coup, dirigé par la main de Valdu, la baguette rendit un son de fer...... un bruit sec.

—" Je l'ai trouvé ! crie Sabelle, fou de joie ! je l'ai trouvé ! "

" Le charme est rompu, Messieurs. C'est à recommencer. "

" M. Sabelle, et vous tous, remontez là haut. L'indiscrétion d'un seul fait du mal à tous. Ce n'est pas juste. Il faut donc que le coupable soit puni. M. le Conseiller Sabelle, vous allez retourner chez vous ; mais au lieu de suivre la route battue, vous prendrez à côté dans la neige. Vous vous rendrez ainsi péniblement. Mais prenez garde ; ne cherchez pas à suivre la route. Si quelqu'un vous rencontre et vous parle, pas un mot de réponse, et filez votre chemin. Allez maintenant.

" Demain soir, Messieurs, la séance s'ouvrira chez M. Sabelle que mon devoir m'oblige de punir si sévèrement dès notre première entrevue. Retirez-vous chacun dans votre logis. Discrétion ! Silence ! Bonsoir."

Et tout le monde se retira. Creusot était furieux contre Sabelle. Il voulut parler, mais Valdu le fit taire du coup en lui désignant la porte du doigt.— Creusot comprit, se tut et alla se coucher.

Quant à Valdu, après avoir bu quatre doigts de gin, il se mit au lit en songeant à la mystification du lendemain.

Et, pendant que les uns sont confortablement assis près du poêle de leur habitation, et que les autres gagnent leur domicile dans d'excellents traineaux bien garnis de fourrures, jetons un peu les regards sur ce malheureux et malchanceux Conseiller Sabelle, poursuivant péniblement son chemin dans la neige jus-

qu'au-dessus du genou. Des voisins passaient, et le reconnaissant, au clair de la lune, arrêtaient leur voiture.—" Hé, Sabelle ! que diable fais-tu là dans la neige ? es-tu devenu aveugle ? "

Mais Sabelle, déjà puni de reste, n'avait garde de répondre.

Et les autres continuaient leur route en se disant ; " il est fou, ou bien il est saoul !"

Le lendemain, quelques uns de ceux qui l'avaient vu se morfondre la veille dans la neige, allèrent le trouver chez lui pour s'assurer du fait d'une manière plus certaine.

Mais à toutes leurs questions, Sabelle ne répondait que par un signe ; il leur indiquait la porte ; et que par ce seul mot : Filez !

L'on pense bien que la chose dut donner à jaser.

" On est si méchant au village."

---

## CHAPITRE III.

### OU CHAQUE ASSOCIÉ SE FAIT BARBIER.

La séance a lieu cette fois chez le Conseiller Sabelle.

Les associés répondirent tous à l'appel ; et firent honneur au souper. Cette importante opération terminée, Valdu qui voyait que Sabelle gardait encore sur ses traits le mécontentement de sa mésaventure de la veille, voulut regaillardir un peu cette dupe qu'il estimait comme l'une des plus faciles.

" Messieurs, dit-il, l'un de vous a eu le malheur de détruire le charme au moment même où la baguette de fer venait d'indiquer l'endroit où se trouvait enfoui le coffret. Cette nuit, que j'ai passée à méditer les

moyens de détourner le malheur de vous tous, le Grand Destin m'est apparu : " Je ne veux pas, dit-il, qu'un homme de bonne foi souffre plus longtemps d'une indiscrétion ou faiblesse bien excusable dans une première épreuve. Sabelle a découvert le coffret ; c'est donc à lui seul qu'en revient tout l'honneur ! "

" Voilà, Messieurs, ce que le Grand Destin m'a communiqué, et il m'a ordonné de vous dire les paroles que vous allez entendre. Je n'ai pas besoin de vous répéter de nouveau que, la séance étant ouverte, le silence, le plus grand des silences, doit régner ici : Silence donc !

" Voici une feuille de papier sur laquelle j'ai écrit un engagement que vous allez tous signer—par lequel vous promettez payer au Conseiller Sabelle, ici présent, la somme de *seize mille piastres*, lorsque le coffret sera trouvé ; il en restera toujours assez pour contenter les plus ambitieux. Avancez, M. le Maire, et donnez le bon exemple : Signez—les autres feront comme vous après vous."

Et ils obéirent, les pauvres imbéciles. Sabelle était radieux. Peu s'en fallut qu'il ne rompît encore le *Charme* par une exclamation intempestive. Il se contint à temps.

" Cette séance sera courte ; il est nécessaire, dans les vues du Destin, que vous procédiez à une petite opération peu douloureuse d'ordinaire. "

Les associés se regardaient entr'eux avec malaise : ce vilain mot d'opération sent son couteau d'une lieue.

" Rassurez-vous, le Grand Destin n'est pas un bourreau. Il a horreur du sang. Il s'agit tout bonnement de raser votre barbe et vos moustaches. Naturellement ceux d'entre vous qui ne possèdent pas cet élégant buisson de poils, se trouvent tout prêts. M. le Conseiller Sabelle va vous fournir et des ciseaux et

des rasoirs. L'eau chaude est défendue. Je me retire pour ne pas vous gêner dans cette occupation si intéressante et si nécessaire à mes projets futurs. Je viendrai vous réjoindre dans deux heures."

Et Valdu sortit de la maison de Sabelle pour aller fumer une pipe à quelques pas, riant entre ses barbes que le scélérat n'aurait pas rasées pour tout l'or du monde. Il songeait, à part soi, qu'il était temps de faire voir le jour aux vieilles piastres des associés ; aussi se promit-il d'imposer des amendes dru comme grêle. Pour ne pas trop retarder le récit, disons de suite qu'il ne manqua pas à son engagement. Du reste on le verra au dénouement de cette véridique histoire.

De retour à la maison, Valdu put contempler sur la table le résultat de la petite opération, ainsi qu'il appelait cette *razzia* barbue. Les associés étaient rasés comme des enfants de chœur. Il nous est impossible de dire quelles furent leurs réflexions en l'absence du sorcier ; toujours est-il qu'à son entrée dans la chambre, les figures se firent graves ; et le seul mouvement que se permirent ses victimes fut de passer la main de temps en temps sur la partie dénudée de leur visage.

" Demain soir, Messieurs, les épreuves se continueront chez M. le Conseiller Pauqué. Il y aura souper, bien entendu. Ecoutez bien ! vous y conduirez chacun votre femme, que vous ferez habiller de blanc des pieds à la tête ; vous vous procurerez des cierges, et notre invocation solennelle aura, je l'espère, l'effet de nous rendre favorable le grand Destin.—Soyez ponctuels. "

" Silence et Discrétion. Bonsoir. "

# CHAPITRE IV.

OU L'ON VOIT DES MOUSTACHES POUSSER EN UN INSTANT. —PROCESSION.—LE COFFRET FAIT UN VOYAGE.— SABELLE ROMPT ENCORE UNE FOIS LE CHARME.

Nous ne dirons pas les précautions que durent prendre les associés pour faire saisir à leurs femmes l'importance de la démarche qu'ils allaient prendre le lendemain soir ; avec quelle ténacité ils insistèrent, prièrent et ordonnèrent, pour s'assurer le concours et la présence de leurs compagnes. Ces entrevues intimes ne sont pas de notre domaine. Contentons-nous de dire ici que la maison de Pauqué reçut le lendemain nombreuse compagnie. Le costume blanc des braves femmes contrastait puissamment avec le costume disparate de leurs époux, auxquels le sorcier avait sans doute oublié de commander un vêtement uniforme.

Le souper fut joyeux ; les convives trinquèrent un peu plus souvent qu'à leur tour ; bref ils s'amusèrent comme il convient à des gens qui sont sûrs de devenir millionnaires.

L'heure de la séance arrivée, le sorcier ordonna le silence.

“ Mesdames, dit-il, car c'est à vous spécialement que je désire m'adresser en ce moment, vos époux ont dû vous communiquer la volonté du Grand Esprit qui m'envoie. C'est une rare faveur que l'on vous fait de vous admettre à partager les épreuves qui, supportées avec courage et confiance, doivent avoir pour résultat la découverte définitive du précieux coffret. Surtout, par-dessus tout, je vous recommande le silence le plus absolu, la discrétion la plus grande

—une indiscrétion attirerait sur la tête de vos époux et de vos enfants des maux sans nombre. Conservez, dans les cérémonies qui vont suivre, la gravité et le sérieux convenables en des circonstances aussi solennelles. Songez qu'un sourire mal à propos peut détruire nos travaux de plusieurs jours. Vous allez vous retirer dans la salle d'à côté, vous y allumerez vos cierges, et, quand cette porte se rouvrira, vous rentrerez de nouveau ici, et vous irez vous agenouiller en face de vos maris, mais, à huit pieds de distance ; au reste, je vous indiquerai la position voulue."

Les femmes s'étant retirées, Valdu tira de sa poche une petite boite en ferblanc, dont il versa le contenu sur la table.

—" Ici Messieurs: voici des bouchons enduits de noir de fumée, vous allez vous rendre les uns aux autres le service de vous fabriquer des moustaches et des (*crocs*) favoris. Vite ! "

Et la toilette comique commença ; la salle ressembla tout-à-coup à un cabinet de toilette de coulisses, où chaque acteur se grime ou se fait grimer ; avec cette différence pourtant que nos associés donnaient à leurs visages une seule et unique transfiguration.

Une fois barbouillés, ils se placèrent à genoux sur une ligne, cierge en main ; puis Valdu se dirigea vers la porte d'en face, qu'il ouvrit, et alors s'avancèrent les femmes, vêtues de blanc, aussi le cierge en main ; elles allèrent se mettre à genoux en face de leurs maris selon l'indication de Valdu, mais à huit pieds de distance.

Valdu promenait ses regards satisfaits sur cette double haie de pauvres d'esprit. Il surveillait la contenance des femmes. Celles-ci, en apercevant le barbouillage qui avait remplace chez leurs maris, la barbe et la moustache, firent un bond de surprise, et plus

d'une allait éclater d'un rire funeste ; mais sous un regard de Valdu, elles se mirent à genoux, moitié effrayées, moitié honteuses.

Tout-à coup Valdu fit lever toute l'assistance et appelant le Conseiller Sabelle près de lui :

—" Nous allons, dit-il, nous efforcer, par les moyens que me suggère mon pouvoir, de réparer les malheureuses indiscrétions dont vous vous êtes rendu coupable. Vous Sabelle, sortirez de la maison et les yeux fixés sur les croisées, vous suivrez la marche de la procession que vos amis et ces dames vont faire en parcourant toutes les chambres de la maison. De votre côté vous tournerez autour de la maison, mais en dehors, vous arrêtant ou procédant selon que la procession de l'intérieur s'arrêtera ou procèdera."

Sabelle sortit sans murmurer ; il croyait que de lui dépendait peut-être la découverte certaine du coffret.

Et si quelqu'un eût passé par là, il eût pu voir, au clair de la lune, un homme, le cierge en main, les yeux fixés sur les croisées de la maison, avancer, s'arrêter, puis avancer de nouveau : un fou! se serait-il dit. Et il faut avouer qu'il n'eût pas eu tort complètement.

Cependant la procession, obéissant aux ordres de Valdu, se fesait à l'intérieur avec les mouvements de lenteur ou de rapidité que le caprice de Valdu indiquait.

Revenus dans la salle première, les associés se mirent de nouveau à genoux, et Sabelle rentra tout grelottant de son excursion fantastique.

—" Je vais parcourir cette chambre, dit Valdu d'une voix lente : à l'endroit où une goutte de cire coulera de ce cierge sur le plancher.... je m'arrêterai, car au dessous, dans la cave, gît le *Coffret.*

Les associés tressautaient sur leurs genoux roulants ; enfin le coffret allait se découvrir une seconde fois ! Sabelle fut sur le point de se lever ; heureusement que Creusot, qui commençait de se fatiguer de mettre aînsi sa grosse individualité à la torture, le retint par les épaules, et lui fit un signe énergique. Sabelle reprit ses sens.

Valdu se mit alors à parcourir en tout sens la chambre, tenant légèrement incliné vers la terre le cierge allumé. Il chantait à demi-voix une sorte de cantique d'invocation dont les premiers mots ressemblaient fort à " Troupe Innocente."

Tout-à-coup, il s'arrête, fixe les yeux sur le plancher il lève un bras au plafoud :

" C'est ici ! Silence ! "

Après une pause de quelques secondes, Valdu ordonna à son monde de se relever et de faire cercle autour de lui.

—" Je vois le coffret, dit-il, je le vois à travers ces planches vulgaires, il est noir—Bientôt nous allons l'extraire de sa nouvelle cachette. Je vais mesurer ses dimensions. "

Et prenant un pied-de-roi, il mesura un carré imaginaire.

—" C'est cela ! Maintenant, voyons s'il pourra passer par la trappe de la cave."

Ayant pris, de même, la mesure de la trappe :

—" C'est un malheur, Messieurs, le coffret est trop grand pour passer par la trappe. Nous allons donc scier le plancher au-dessus de l'endroit où se trouve le coffret."

Et l'égoïne fut appliquée au plancher, et les ténèbres de la cave apparurent par le trou béant, en même temps qu'un air froid et humide venait donner la chair de poule aux femmes légèrement vêtues de

blanc. Tous les yeux plongeaient avec avidité dans le trou. Sabelle, le malheureux Sabelle, eut l'idée de s'y précipiter; il en fut empêché par un regard du Sorcier.

—" Messieurs, je suis content de vous; vous vous êtes comportés comme des gens sérieux qui vont courageusement vers le but sans s'occuper des obstacles. Vous le voyez, nous touchons au terme de nos cruelles incertitudes Cependant je reçois à l'instant l'ordre (et qui oserait désobéir au Destin?) de suspendre nos opérations. Revenez tous ici demain soir; nous savons maintenant que le coffret est là, sous nos pieds. Demain soir nous le retirerons de sa cachette......"

—" Et pourquoi pas ce soir?" dit le malencontreux Sabelle.

—" Le charme est rompu, gémit Valdu en levant les bras en l'air! Le charme est rompu!"

Et il se retira, laissant Sabelle se débattre au milieu des associés furieux. Cependant, comme Valdu avait dit de revenir le lendemain, ils ne perdirent pas courage; ils parlèrent même d'expulser Sabelle, et cette mesure de rigueur eût reçu son exécution, si Creusot n'eût fait remarquer à ses amis que Sabelle était, malgré ses indiscrétions, le premier découvreur du coffret, qu'il avait payé déjà plusieurs amendes considérables, et que, d'ailleurs, il avait subi sans se plaindre des punitions sévères et humiliantes; qu'il ne fallait pas oublier non plus qu'ils avaient tous promis de payer seize mille piastres à Sabelle dès que le coffret serait retiré de la terre. Enfin Creusot ramena une sorte de contentement dans ces esprits, inquiets sans doute, mais faciles à ramener à l'espoir.

## CHAPITRE V.

LA PROVIDENCE DE VALDU.—SES AUMÔNES.—CANCANS.—LE CURÉ, LE DOCTEUR ET LE MAIRE.

Nous avons vu que Valdu avait exigé que les reliefs des repas de chaque soir lui fussent réservés. Voyons comment il en disposait.

A l'extrémité du village, s'élevait isolée une pauvre cabane, sans bâtiments extérieurs. Elle était habitée par un vieux célibataire et deux vieilles filles ; certes l'abondance n'avait jamais dépassé le seuil de cette chétive demeure.

Une nuit, les vieillards entendirent des coups redoublés à leur porte ; c'était chose inaccoutumée. Le célibataire, malgré sa peur, se décida d'aller ouvrir ; mais auparavant il voulut poser quelques questions bien naturelles en pareil cas.

—" Qui est là ? " dit-il à travers l'huis.

—" La Providence. "

—" La Providence ?...Connais pas—"

—" Ouvrez, ouvrez ; je viens pour vous rendre service. "

Et les coups redoublaient.

Le vieillard ouvrit presque machinalement la porte. Valdu entra.

—" N'ayez pas peur ; jetez un morceau de bois dans le poële, si vous en avez.—Allumez la lampe, si vous en avez *une*.—Donnez-moi une chaise, si vous en avez.—En voici une......bon......voici le poële,......bon encore !......deux quartiers de bois......à merveille ! "

Et Valdu ranima le feu, et à sa lueur découvrit une lampe à l'huile de poisson. L'ayant allumée, il s'assit

un instant, puis se relevant il dit au vieillard d'aller conduire son cheval à l'écurie.

—" Mais il n'y a pas d'écurie, Monsieur. "

—" Allez chez le voisin alors ; mais prenez garde ! mon cheval est très-dangereux. Tiens, je pense qu'il vaut mieux que je vous aide à le dételer. "

Ils sortirent et otèrent le cheval des menoires du sleigh.

—" Maintenant, dit Valdu, prenez le cheval par la rène de la bride—conduisez-le avec précaution chez le voisin ; faites-vous aider, car il faut ordinairement cinq hommes pour dételer cet enragé de cheval-là. Prenez-bien garde ; si vous lui ôtez la bride, vous laisserez le collier ; si vous enlevez le collier, vous ne toucherez pas à la bride, et si vous retirez le reste du harnais, vous ne toucherez ni au collier ni à la bride.

Le pauvre vieux était abasourdi ; il se rendit, néanmoins, chez le voisin. Les gars de la ferme furent éveillés, et le vieux leur communiqua les ordres de Valdu sur la manière de dételer le cheval. La chose était embarrassante, il faut en convenir ; heureusement que l'un des jeunes gens était plus futé que ses compagnons. Il renifla une mystification dans toute cette affaire.

—" Je m'en vas vous le dételer, moi, ce sacré cheval enragé. Viens ici, Michel, désangle, décroche la fausse rène, pendant que je déboucleral la gorgette de la bride et le *serre-attelles* du collier, et puis, quand je dirai houp ! tire le harnais à toi, j'en ferai autant de la bride et du collier."

Et en effet, au mot : houp ! le cheval se trouva nu comme par enchantement.

Les autres étaient dans l'admiration ; il y avait de quoi.

Une fois le bonhomme parti, Valdu était rentré à la maison :

—" Je vais souffler la lampe, dit-il aux vieilles, afin que vous puissiez vous lever et vous habiller sans que ma présence vous gène. Les mœurs avant tout."

La lampe éteinte, il sortit à pas de loup, alla vers le sleigh d'où il tira les provisions solides et liquides qui lui revenaient des repas officiels des associés, et les apporta sans bruit dans la cabane où il les déposa dans un coin. Puis simulant une entrée du dehors :

—" Allons, êtes-vous debout, respectables antiquités ?"

—" Oui, monsieur."

—" Alors, j'allume la lampe."

Les deux vieilles apparurent à Valdu toutes recoquillées, plissées, et tremblant de peur.

—" Rassurez-vous—je viens ici comme l'envoyé de la Providence. Voyons, est-ce que vous n'auriez pas un petit coup à m'offrir, une tranche de lard... quelque chose...... ?"

—" Ah ! mon divin maître ! Que Dieu ait pitié de nous ! Et où voulez-vous que des pauvres gens comme nous trouvent ce que vous demandez ?"

—" Femmes ou filles sans confiance, vous vous méfiez donc de la Providence ? Voyez, voyez, ce qu'elle a déposé dans ce coin."

Et Valdu mit sur la table les plantureux reliefs qu'il avait apportés dans son sleigh. Vin, rum, soc, poulets, etc., rien n'y manquait.

—" Approchez-vous de la table ; mangez et buvez, et apprenez qu'il ne faut jamais se défier de la Providence."

Valdu sortit de la cabane et alla chercher un gîte chez un habitant dont il avait fait la connaissance depuis son arrivée à Mask, et avec lequel il avait

entamé quelques affaires de négoce. Le lendemain, de bonne heure, il était allé lui-même reprendre son cheval sans que personne en eût connaissance, et il avait repris la route de l'auberge où il résidait depuis le second soir de son entrée à Mask.

Tous les soirs Valdu répétait, après les exercices des associés, la même mystification.

Des événements nocturnes de cette force ne pouvaient pas manquer, on le pense, de mettre toute la paroisse en émoi. On parlait de sortiléges, d'apparitions, de possessions du démon, de trésors découverts ; on citait des noms—On se montrait certains individus au doigt.

Cependant Sabelle, qui passait pour riche et pour avoir plus de terre qu'il n'en faut à un homme raisonnable, se mit à acheter à droite et à gauche. Fort des seize mille piastres que lui avaient souscrites les associés, il fesait le grand seigneur. C'est ainsi qu'il acheta la terre d'un pauvre diable du nom de Roquette ; terre sans grande valeur réelle. Sabelle lui en promit un gros prix, payable, comme de raison, quand le coffret serait ouvert. Car il avait fallu laisser sortir le chat de la poche ; tout le monde connaissait les réunions nocturnes des associés, ou du moins, les soupçonnait, malgré les précautions que ceux-ci s'efforçaient de prendre d'après les instructions de Valdu. Ce Roquette avait une femme assez madrée.

—" Dis donc, notre homme, si l'argent de Sabelle était pas *bonne ?* "

—" Badines-tu ? y a rien de mieux."

—" Ecoute, on doit deux cents piastres à M. le Curé. Va demander au Curé s'il prendra de c't argent-là."

—" T'as raison, Madeleine, je vas y aller."

Et en effet, Roquette alla trouver M. le Curé, et lui dit qu'il allait bientôt pouvoir le payer.

—“ Tu viens donc de recevoir un héritage ?”

—“ Non, M. le Curé, mais j'ai vendu ma terre à Sabelle.”

—“ A Sabelle? Ah! vraiment, et avec quoi va-t-il te payer, car il achète furieusement de ce temps-ci, à ce qu'on me rapporte.”

Roquette confia au Curé le secret du coffret.

—“ C'est bon, Roquette, quand tu auras reçu ton prix de vente, tu m'apporteras l'argent; et il sera temps alors de voir de quelle couleur il est.”

M. le Curé qui ne s'était pas encore arrêté bien sérieusement aux rumeurs qui circulaient dans sa paroisse, crut, pour le coup, qu'il était temps de mettre fin aux cancans, et surtout aux réunions stupides qui avaient pour but la découverte d'un trésor.

Le Dimanche, au prône, il fit une sortie terrible contre les idées superstitieuses et les pratiques condamnables auxquelles elles poussent. Il leur exposa le ridicule de ces croyances aux sorciers et à un pouvoir occulte ; que l'Église réprouvait ces croyances coupables. Il désirait, disait-il, détruire dans la racine même, ce mal qui prenait des proportions dont il rougissait pour sa paroisse. Il insinua d'une manière assez peu voilée pour que tous les yeux se portassent vers Sabelle, Pauqué et les autres associés les plus connus, il insinua que c'étaient ceux-là mêmes qui devaient donner l'exemple de la sagesse, que l'on trouvait mêlés à ces stupides menées. Enfin, il y eut sensation. Creusot, heureusement pour lui, était retenu au logis par une légère indisposition.

Son frère qui assistait à la messe, avait été scanda lisé et fortement choqué des insinuations du Curé à

l'endroit de son frère. A l'issue du service divin, il court chez son frère le Maire.

—" Ah çà, dit-il, qu'est-ce que le Curé vient de nous chanter ? Il fait entendre que toi, Creusot, mon frère, le Maire de cette paroisse, un homme bien posé, respectable, tu te mêles de sorcellerie, que tu hantes les sorciers, que tu cours le loup-garou, que tu cherches un trésor. Absolument, rien de cela n'est vrai, à moins que tu n'aies perdu la tête......"

Le gros Maire rougissait, s'agitait sur son siége, à mesure que son frère parlait ; il allait répondre, quand il se rappela les ordres de Valdu.

Se levant tranquillement, les lèvres serrées, le regard courroucé, il indiqua à son frère la porte par laquelle il était venu, et prononça ce seul mot : File !

Et comme celui-ci ne se hâtait pas suffisamment de mettre une paille à sa place, le Maire le prit par les épaules, et le ficha à la porte.

—Décidément il est fou, mon pauvre frère !

Et il courut chez le docteur Chébou, (1) lui raconte son entrevue avec son frère le Maire, et prie le docteur de venir de suite chez Creusot pour examiner l'état de son cerveau.

Le docteur, qui, comme nous l'avons déjà dit, avait réellement de l'estime pour le gros maire, prit son chapeau et suivit le frère Creusot.

Le Maire le reçut à merveille, offrit un coup de gin, et ils se mirent à causer comme si de rien n'était.

—" Il court pas mal de bruits ridicules, dit le docteur dans la conversation, on y mêle votre nom Creusot, d'une façon qui me fait peine et qui est, il faut

---

(1) Le docteur Chébou est mort tout récemment, avant de pouvoir lire ce livre où il joue un rôle. (Note de l'Auteur.)

bien le constater, humiliante pour vous. Voyons sérieusement, vous ne songez plus, à coup sûr, à ce coffret enfoui. Vous vous rappelez notre conversation à bord du bateau ; vous n'avez pas oublié ce que je vous ai prédit, si vous persistiez à aller consulter le grand sorcier à Montréal. Eh bien, avais-je tort ? vous voyez le train d'enfer que toutes vos démarches soulèvent dans la Paroisse ; jusqu'au Curé qui vous désigne au ridicule de ses paroissiens qui sont aussi vos administrés."

Le gros Maire le laissait dire ; tout-à-coup il se lève, indique au docteur la porte, et prononce son fameux *exeat* : FILEZ ! Et le docteur dut filer, car Creusot montrait les dents, et il était d'une force à rompre l'épine dorsale à un cheval.

—" Il est fou, fou à lier ! dit le docteur, quand il fut dans la rue. Ces manies sont incurables. Ton frère, mon cher, ira désormais jouer au maire à Beauport. C'est pénible, sacreguenne ! car c'est un brave homme au fond.

---

## CHAPITRE VI.

### LE TERRAIN SE MEUT SOUS LES PIEDS DU SORCIER—DERNIERE SCENE.—DISPARUTION DE VALDU.—LE COFFRET EST TROUVE.

Cependant, toutes les rumeurs qui couraient la Paroisse comme autant de serpents à la morsure mortelle ; tous ces cancans du diable qui semblent être la malédiction des campagnes et des gros et petits bourgs,

commencèrent à donner à Valdu l'idée que sa sûreté personnelle exigeait qu'il hâtât le dénouement de sa cruelle comédie. Les associés eux-mêmes devenaient mécontents, murmuraient entre eux, et s'ils l'eussent osé, ils auraient signifié à Valdu que les retards constants qu'il apportait à la découverte finale du trésor leur semblaient de mauvais augure ; car nous n'avons pas raconté la dixième partie des vilaines mystifications auxquelles Valdu avait assujéti ces pauvres gens, ni consigné le montant considérable des amendes qu'il avait arrachées à l'indiscrétion ou à l'impatience de plusieurs des associés dans le cours de leurs épreuves.

Valdu se dit donc que le terrain devenait brûlant sous ses pas. Déjà même il sentait qu'on l'épiait, qu'on suivait toutes ses démarches, tout en fuyant son contact ; une lettre anonyme lui était même parvenue, qui l'invitait à quitter de suite la Paroisse, car il se tramait contre lui des projets dont son absence pourrait seul détourner l'exécution.

—" Finissons-en, "—se dit-il, et comme il était homme de promptitude une fois déterminé à faire une chose, il alla trouver Creusot, et lui confia que le trésor allait être définitivement mis à la disposition des associés.

—" Le Grand Destin m'est apparu, et voici cequ' m'a inspiré. Le trésor est chez vous, ici, Creusot ; vous ne le pouvez voir encore, mais quand l'heure sera venue, que tous vos associés seront ici réunis, vous parcourrez toutes les pièces de votre maison, en compagnie de Sabelle. Cependant, demain soir, vous vous absenterez avec votre femme et toutes la maisonnée sur les neuf heures ; vous ne reviendrez que sur les dix heures ; vous me laisserez la clé de la porte,

afin que je puisse me rendre d'avance pour attendre les associés. Ainsi, c'est convenu, demain soir, à dix heures, je vous attendrai ici dans cette salle ainsi que vos affiliés. A demain; et surtout pas d'indiscrétion. Mettez-vous, dès le petit matin, en campagne pour aller prévenir les associés. Que pas un ne manque au rendez-vous; autrement tout manquerait encore une fois."

Creusot, heureux de voir enfin que le trésor allait se montrer, promit tout, et Valdu se retira.

A sa sortie de chez Creusot, il fit atteler son sleigh et se dirigea vers la Paroisse voisine.

Creusot, dès le lendemain matin, à bonne heure, fit la tournée demandée, et alla prévenir chaque associé à domicile, de la séance solennelle qui devait avoir lieu le soir chez lui. Tous s'engagèrent à être ponctuels.

Sur les neuf heures du soir, ainsi qu'il avait été arrêté entre le sorcier et lui, Creusot sortit de chez lui avec toute sa famille et ses gens, pour aller passer un bout de veillée chez les voisins.

Quelques minutes plus tard, Valdu arrivait à la porte de l'habitation du Maire. Il se dirigea vers la maison, et s'y introduisit, portant sur son épaule une lourde cassette, qu'il alla déposer sous le lit de l'une des chambres à coucher. Puis il fit une visite d'ami au buffet de la salle à manger et se servit une rasade hors ligne, comme il convient à un diable qui va jouer de son reste. Il sortit ensuite pour aller conduire sa voiture à l'auberge où il donna l'ordre de mettre son cheval à l'écurie. Revenant chez Creusot, il attendit l'arrivée de cet estimable municipal et de ses associés.

Le timbre de l'horloge résonnait encore des dix coups frappés sur l'airain, que Creusot rentrait, suivi

de près par tous les associés, à des intervalles de deux ou trois minutes à peine.

Quand ils furent installés autour de la table de la salle à manger, Valdu commanda le silence.

Ce fut un moment solennel. Tous ces pauvres mystifiés étaient dévorés d'impatience. Ce trésor tant cherché, et qui leur avait déjà coûté tant de peines et d'argent ; valu tant de déboires, de risées et de plaisanteries, le fameux trésor allait leur apparaître ; leur apparaître ! —ils allaient se le partager !

—" Messieurs, dit Valdu, le moment est venu ; l'Esprit qui est en moi m'annonce que nous sommes arrivés au terme de nos pénibles et coûteuses recherches. C'est surtout à l'heure qu'il est, que je vous ordonne le silence le plus profond ; à la vue du coffret, que vos bouches restent fermées ; retenez votre respiration de crainte qu'un cri ne s'échappe de votre poitrine. Soyez calmes ; il sera temps plus tard de laisser déborder votre joie. Alors sera venue l'heure des réjouissances bruyantes. Aujourd'hui, le silence et le calme."

Et après une pause de cinq minutes durant laquelle les associés semblèrent autant de mannequins empaillés autour de la table, tant ils étaient pétrifiés d'émotion, Valdu se leva, toucha Creusot et Sabelle du doigt et leur dit : " Creusot et Sabelle, c'est à vous que le Destin a confié l'honorable tâche de découvrir le coffret. Passez le premier, Creusot, visitons toutes les chambres. Allons."

Creusot obéit, suivi de Sabelle et de Valdu. Après avoir fait un inventaire minutieux de deux ou trois chambres, ils arrivèrent à un cabinet plus richement meublé que les autres, et qui était destiné aux amis de distinction qui, dans leurs voyages, recevaient la généreuse hospitalité du Maire.

D'un coup d'œil Creusot parcourut tous les coins et recoins de la pièce, puis, s'agenouillant près du lit, il en releva la soupente, et se renversant tout à coup en arrière, il tomba sur le plancher comme frappé d'apoplexie foudroyante. Mais pas un mot, pas un cri ; les dents serrées, la poitrine haletante, il se lève, regarde Sabelle, et tombe dans ses bras, suffoqué par l'émotion.

Valdu les toucha du doigt, leur fit signe de garder le silence et alla chercher les autres associés. Ils arrivèrent tous, effarés, et se pressèrent autour du lit, en regardant Valdu avec des yeux qui réflétaient à la fois l'admiration et l'effroi.

—" Messieurs, le Grand Esprit a dit vrai, voici le coffret, Creusot et Sabelle, faites-le glisser de sa cachette jusqu'au milieu de cette chambre."

Les deux associés s'empressèrent de mettre au jour ou plutôt à la lumière, le coffret tant cherché, tant convoité. Ah ! qui pourrait dire les sensations tumultueuses qui soulevaient toutes ces poitrines? Nous nous arrêtons ici par égard pour nos lecteurs ; nous hâtons le dénouement qu'ils attendent, sans doute, avec autant d'impatience, que nous en éprouvons à y arriver.

—«Messieurs,voici le coffret : à l'heure voulue,il sera ouvert. Mais prenez garde, vous n'avez pas encore les trésors qu'il contient ; si, dans le fond le plus secret de son cœur, l'un de vous désirait s'approprier une part plus large que celle qui lui revient en bonne justice, l'or qu'il y a là dans cette boite de pin vermoulu, cet or se changera en ignobles cailloux. Prenez garde ! Que vos cœurs soient purs !—Si vous trompez les hommes, vous ne tromperez pas le Grand Destin.

" Messieurs, le coffret ne s'ouvrira que vendredi

prochain, c'est à-dire, dans trois jours. Soyez tous ici ce jour-là à onze heures de la matinée. Vous ne m'aurez pas avec vous dans tout le cours de cette séance. Je vous mettrai en fonctions seulement. En arrivant, vous, Creusot, vous remettrez le coffret à l'endroit même où il se trouve en ce moment ; puis vous tous, agenouillés, vous prierez, et resterez en prières jusqu'à midi. Au premier son de l'Angelus, vous, Creusot, vous enlèverez le couvercle du coffret ; vous donnerez à Sabelle ses seize mille piastres, et vous partagerez le reste également et justement entre vous tous. Et si vous croyez que vous me devez quelque reconnaissance, vous mettrez pour moi de côté un petit souvenir.—Retirez-vous maintenant. "

Le vendredi suivant arrivé, Valdu qui s'était rendu chez Creusot, vit arriver à onze heures précises du matin, tous les associés qui avaient revêtu leurs meilleurs habillements pour cette circonstance solennelle. Ils se rendirent au cabinet dont nous avons parlé, et Creusot ayant retiré le coffret de dessous le lit et l'ayant placé au centre même de la pièce, Valdu commanda le silence :

—" Messieurs, je vais vous quitter dans un instant. Ma mission touche à sa fin, ou plutôt, elle est terminée puisque voici le coffret. Je ne puis trop vous le répéter : que vos cœurs soient purs de toute convoitise injuste; ne désirez que la part qui vous revient ; prenez garde encore une fois—cet or se changerait en vils cailloux.

" Maintenant, Messieurs, agenouillez-vous avec recueillement—priez; priez fervemment, promettez que vous ferez la part aux pauvres, à tous les indigents qui frapperont à votre porte. Continuez de prier jusqu'au premier son de la cloche de l'Angelus ; alors,

vous, Creusot, vous enlèverez le couvercle. De ce moment-là, seulement, vous pouvez rompre le silence, et vous procèderez au partage. Adieu, n'oubliez pas que Jean-Baptiste Gabriel Valdu a été fidèle à sa promesse, et qu'il a rempli le rôle que lui avait confié le Grand Destin, Adieu ! "

Et Valdu se retira, laissant ses dupes agenouillées et priant avec ferveur. Nous ne jurerons pas que la vue du Coffret ne leur ait pas occasionné quelques distractions involontaires.

Au premier coup de cloche de l'Angelus du midi, tous se lèvent, en oubliant de faire le signe de croix final.

Creusot, le front en sueur, tout tremblant, s'approche du coffret, en fait sauter le couvercle, et aux yeux ardents des associés apparaissent plusieurs rangées de sacs superposés ; chacun en saisit un, et d'après l'ordre de Creusot, le dépose sur le plancher. Il y en avait vingt-cinq.

Ils se mettent ensuite en train d'en ouvrir chacun un ; le plus vif d'entr'eux, fut Sabelle, naturellement. Chaque sac contenait, nous n'avons pas besoin de le dire, une centaine de ces *petits cailloux plats* que l'on trouve sur les grèves des rivières.

Alors ce fut une scène indescriptible. Tous s'accusaient les uns les autres d'avoir, dans leur for intérieur, convoité une part plus large du trésor qu'il n'y avait droit. Pas un seul soupçon de la mystification cruelle dont ils étaient les victimes, tant est enracinée dans les âmes supertitieuses cette confiance aux pouvoirs occultes.

La nouvelle de leur déconfiture fut bientôt connue, et Dieu sait les plaisanteries qu'ils durent souffrir, et les gorges chaudes dont ils furent l'objet.

Nous sommes arrivés au bout de notre tâche, lecteurs, et, pour vous prouver la haute estime en laquelle nous vous tenons, nous allons couper court à toutes les réflexions philosophiques que notre sujet est éminemment propre à nous suggérer ici.

Et Valdu ?

Chers lecteurs, nous soupçonnons fort que Jean Baptiste Gabriel Valdu était un immense coquin.

On ne l'a plus revu.

FIN.

---